Les gros mots de la théologie

Dieu

Texte à lire

L’inconnu

Dans la rue, la femme et l’homme ont été arrêtés. On les entend crier sous les coups. C’est insoutenable.
Freud se lève précipitamment pour aller à la fenêtre.
L’Inconnu s’interpose et lui en barre l’accès.
Non, s’il vous plaît.
FREUD : Et vous laissez faire !
L’INCONNU : J’ai fait l’homme libre .
FREUD : Libre pour le mal !
L’INCONNU (l’empêchant de passer, malgré les cris qui s’amplifient) : Libre pour le bien comme pour le mal, sinon la liberté n’est rien.
FREUD : Donc vous n’êtes pas responsable ?
Pour toute réponse, l’Inconnu cesse brusquement de retenir Freud. Celui-ci se précipite vers la fenêtre.
Les cris se calment. On entend seulement les bottes s’éloigner.
L’Inconnu s’est laissé tomber sur un siège.
Ils ont arrêté un couple. Ils l’emmènent… (Se tournant vers l’Inconnu.) Où ?
L’INCONNU (sans force) : dans des camps…
FREUD : Des camps ?
Freud est effaré par cette nouvelle. Il s’approche de l’Inconnu qui est bien plus défait que lui encore…
Empêchez-les ! Empêchez tout ça ! Comment voudriez-vous qu’on croit encore en vous après tout ça ! Arrêtez !
Il le secoue par le col.
L’INCONNU : Je ne peux pas.
FREUD (véhément) : Allez ! Intervenez ! Arrêtez ce cauchemar, vite !
L’INCONNU : Je ne peux pas. Je ne peux plus !
L’Inconnu se dégage, rassemble ses forces pour aller fermer la fenêtre. Au moins, le bruit des bottes a disparu…
Il s’appuie contre la vitre, épuisé.
FREUD : Tu es tout-puissant !
L’INCONNU : Faux. Le moment où j’ai fait les hommes libres, j’ai perdu la toute-puissance et l’omniscience . J’aurais pu tout contrôler et tout connaître d’avance si j’avais simplement construit des automates.
FREUD : Alors pourquoi l’avoir fait, ce monde ?
L’INCONNU : Pour la raison qui fait faire toutes les bêtises, pour la raison qui fait tout faire, sans quoi rien ne serait…par amour.
Il regarde Freud qui semble mal à l’aise.
Tu baisses les yeux, mon Freud, tu ne veux pas de ça, hein, toi, un Dieu qui aime ? Tu préfères un Dieu qui gronde, les sourcils vengeurs, le front plissé, la foudre entre les mains ? Vous préférez tous ça, les hommes , un Père terrible, au lieu d’un Père qui aime…
Il s’approche de Freud qui est assis, et s’agenouille devant lui.
Et pourquoi vous aurais-je faits si ce n’était par amour ? Mais vous n’en voulez pas, de la tendresse de Dieu, vous ne voulez pas d’un Dieu qui pleure…qui souffre… (Tendrement) Oh, oui, tu voudrais un Dieu devant qui on se prosterne mais pas un Dieu qui s’agenouille…

Eric-Emmanuel Schmitt

Réactions personnelles

- Vous sentez-vous proche de la réaction de Freud ?
- Comment réagissez-vous face à l’attitude de l’Inconnu ?

Texte à travailler

L’inconnu

Dans la rue, la femme et l’homme ont été arrêtés. On les entend crier sous les coups. C’est insoutenable.
Freud se lève précipitamment pour aller à la fenêtre.
L’Inconnu s’interpose et lui en barre l’accès.
Non, s’il vous plaît.
FREUD : Et vous laissez faire !
L’INCONNU Clés de lecture 1 : J’ai fait **l’homme libre** Clés de lecture 3.
FREUD : Libre pour le mal !
L’INCONNU (l’empêchant de passer, malgré les cris qui s’amplifient) : Libre pour le bien comme pour le mal, sinon la liberté n’est rien.
FREUD : Donc **vous n’êtes pas responsable** Clés de lecture 4?
Pour toute réponse, l’Inconnu cesse brusquement de retenir Freud. Celui-ci se précipite vers la fenêtre.
Les cris se calment. On entend seulement les bottes s’éloigner.
L’Inconnu s’est laissé tomber sur un siège.
Ils ont arrêté un couple. Ils l’emmènent… (Se tournant vers l’Inconnu.) Où ?
L’INCONNU (sans force) : dans des camps…
FREUD : Des camps ?
Freud est effaré par cette nouvelle. Il s’approche de l’Inconnu qui est bien plus défait que lui encore…
Empêchez-les ! Empêchez tout ça ! Comment voudriez-vous **qu’on croit encore en vous après tout ça !** Clés de lecture 5 Arrêtez !
Il le secoue par le col.
L’INCONNU : Je ne peux pas.
FREUD (véhément) : Allez ! Intervenez ! Arrêtez ce cauchemar, vite !
L’INCONNU : Je ne peux pas. Je ne peux plus !
L’Inconnu se dégage, rassemble ses forces pour aller fermer la fenêtre. Au moins, le bruit des bottes a disparu…
Il s’appuie contre la vitre, épuisé.
FREUD : Tu es tout-puissant !
L’INCONNU : Faux. Le moment où j’ai fait les hommes libres, j’ai perdu **la toute-puissance et l’omniscience** Clés de lecture 7. J’aurais pu tout contrôler et tout connaître d’avance si j’avais simplement construit des automates.
FREUD : Alors **pourquoi l’avoir fait, ce monde** Clés de lecture 8?
L’INCONNU : Pour la raison qui fait faire toutes les bêtises, pour la raison qui fait tout faire, sans quoi rien ne serait…par amour.
Il regarde Freud qui semble mal à l’aise.
Tu baisses les yeux, mon Freud, tu ne veux pas de ça, hein, toi, un **Dieu qui aime** Clés de lecture 9 ?
Tu préfères un Dieu qui gronde, les sourcils vengeurs, le front plissé, la foudre entre les mains ?
Vous préférez tous ça, **les hommes** Clés de lecture 11, un Père terrible, au lieu d’un **Père** Clés de lecture 12 qui aime…
Il s’approche de Freud qui est assis, et s’agenouille devant lui.
Et pourquoi vous aurais-je faits si ce n’était par amour ? Mais vous n’en voulez pas, de la tendresse de Dieu, vous ne voulez pas d’un **Dieu qui pleure…qui souffre…** Clés de lecture 13(Tendrement) Oh, oui, tu voudrais un Dieu devant qui on se prosterne mais pas un Dieu qui s’agenouille…

Eric-Emmanuel **Schmitt** Glossaire 30

Etre acteur

- Relevez les différentes parties du texte et précisez l’évolution ?
- Quel type de relation s’établit entre les deux personnages ? Comment évolue-t-elle ?
- Précisez les deux logiques qui s’affrontent, celle de Freud et celle de l’Inconnu.
- Qu’apporte l’écriture théâtrale aux propos tenus ?

Clés de lecture

1. L'INCONNU

Dans cette pièce de théâtre, **Le Visiteur** Contexte 1, un dialogue se noue entre deux personnages : **Freud** Glossaire 14 (psychiatre de la fin du 19e et du début du 20e siècle, fondateur de la psychanalyse) et celui qui ne sera désigné que par ce mot, » l'Inconnu « . De cet énigmatique visiteur, le spectateur ne sait rien d'autre que ce que Freud pressent : il serait une incarnation de Dieu. On comprend que pour le bon déroulement de l'intrigue, l'auteur n'ait pas souhaité préciser son identité. En dehors de cela, il est intéressant de noter qu'on qualifie Dieu d' » Inconnu » – avec majuscule – : il est avant tout celui qu'on ne connaît pas, dont on ne sait rien, qu'on **ne peut pas nommer** Textes bibliques 1.
Il semble effectivement qu'aujourd'hui et essentiellement dans les pays occidentaux, le discours sur Dieu, la notion même de Dieu ne relèvent plus de l'évidence. Dieu ne s'impose plus dans la vie quotidienne ni même dans la pensée contemporaine, alors que son » existence » **allait de soi** Espace temps 1 aux siècles précédents. La théologie est traversée par cette crise et elle tente de **plusieurs manières** Contexte 2 d'y faire face. Le Visiteur, pièce contemporaine, illustre cette difficulté à parler de Dieu : un Dieu devenu » **l'Inconnu** Clés de lecture 2 » par excellence.

2. Dieu selon deux registres

Le choix du nom « l'INCONNU » permet aussi de préciser qu'on peut parler de Dieu selon deux registres au moins. Le premier registre serait celui de l'**objectivité** Contexte 3 : la philosophie ou la théologie ont par exemple souvent cherché à parler de Dieu objectivement, cherchant à le décrire dans son essence, sa nature propre. Le second registre serait plus **subjectif** Contexte 4 : on peut parler de Dieu de manière plus existentielle. La foi privilégie un discours relationnel à Dieu : le croyant est en relation avec Dieu, c'est de là qu'il en parle. Le Visiteur joue sur ces deux registres : la pièce fait de Dieu un personnage qui sans cesse échappe à son interlocuteur. En même temps, il veut se laisser découvrir par lui.

3. J'ai fait l'homme libre

Freud demande à l'Inconnu d'intervenir : dans la rue, un couple est poursuivi par des nazis et finalement arrêté. Conscient de la monstruosité du régime nazi, Freud interpelle l'Inconnu : s'il est véritablement Dieu, alors pourquoi laisse-t-il faire ces atrocités ? L'Inconnu répond : » **J'ai fait l'homme libre** Aller plus loin 1 « . Cette réponse s'appuie sur deux affirmations. La première est que Dieu est un **Dieu créateur** Contexte 5 : il a créé le monde, les êtres humains. Dieu serait donc à l'origine de l'homme, affirmation qu'on trouve dans la Bible, notamment dans le livre de **la Genèse** Textes bibliques 2 (chapitres 1 et 2).
La seconde affirmation est que l'homme a été créé libre, c'est-à-dire qu'il est considéré comme un être responsable, capable de choix et de discernement. L'histoire de la théologie problématise la liberté de l'homme de **différentes manières** Espace temps 6. Penser l'homme comme une créature de Dieu et en même temps libre, ne va pas de soi.

4. Vous n'êtes pas responsable ?

Lorsque l'Inconnu affirme qu'il a fait l'homme libre, Freud comprend qu'il en va de la responsabilité des hommes et de celle de Dieu. L'homme a été créé libre : il est responsable. Sa responsabilité annule-t-elle celle de Dieu ? Autrement dit, est-ce normal que Dieu n'intervienne pas dans le monde ? Cette question dépasse largement le cadre de cette pièce de théâtre. Elle traverse les courants de pensée et notamment ceux de la théologie. Peut-on imputer à Dieu une faute de » non-assistance à humanité en danger « ? Comment concevoir un Dieu passif et spectateur d'un monde à l'histoire continuellement tragique ? A ces questions, les théologiens tentent de répondre en réfléchissant sur le lien qui peut exister entre **l'histoire et Dieu** Espace temps 7. Selon qu'on considère l'histoire comme le déroulement d'un **destin** Glossaire 8 ou d'une **fatalité** Glossaire 13, ou bien selon qu'on considère Dieu comme un **Dieu de providence** Contexte 7, les réponses ne seront pas identiques. La Bible raconte un Dieu de l'histoire, qui intervient dans la vie de son peuple mais aussi dans le monde. L'histoire biblique est marquée par trois interventions majeures de Dieu: l'Exode (la libération du peuple hébreu, **Exode 12-15**), l'Exil (le peuple hébreu chassé de son pays, **Jérémie 19-20**) et enfin la venue de Jésus-Christ (les évangiles).

5. Qu'on croit encore en vous après tout ça

Les atrocités commises pendant la seconde guerre mondiale ont marqué profondément les esprits et notamment ceux des **intellectuels** Culture 5. Le progrès de la morale, le développement de la culture et des sciences ont longtemps fait croire à un recul de la barbarie. La » foi dans le progrès « est, depuis cet événement mondial, bien vacillante. Ici, Freud fait état d'une question qui hante les hommes de tous les temps : comment croire en Dieu devant les réalités passées et actuelles du mal ? A cause du mal, il semble que de nombreuses personnes ne peuvent pas croire et s'approprient ces mots d'Albert **Camus** Glossaire 6 : » La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas « .
La question du mal traverse l'histoire de la **théologie** Clés de lecture 6, tous les chrétiens sont confrontés – quelle que soit l'époque – à cette question lancinante. Elle reste fondamentale et ne saurait être évacuée en quelques mots. Devant la question du mal, la **Bible** Textes bibliques 3 ne donne d'ailleurs pas d'explication totale et définitive. En revanche, elle apporte le **témoignage** Textes bibliques 4 d'hommes et de femmes qui se sont heurtés à la souffrance, qui ont médité sur sa réalité et qui ont essayé de la vivre devant Dieu.

6. Les théologiens et le mal

Dieu lutte contre le mal aux côtés des hommes.

Les théologiens, quant à eux, proposent différentes manières de comprendre la réalité du mal. Généralement, ces différences sont dues aux **représentations** Contexte 8 qu'on se fait de Dieu. En fonction de ce qu'on suppose, de ce qu'on attend de lui, on ne comprend pas le mal de la même manière. Par exemple, Dieu, tel que les évangiles en parlent, se présente lui-même aux hommes comme un homme marqué par la souffrance et la douleur du monde. C'est en puisant dans ces récits que les théologiens cherchent souvent à rendre compte de **la foi chrétienne malgré le mal** Contexte 9.

7. La toute-puissance et l'omniscience

L'auteur fait se rencontrer deux représentations de Dieu. L'une, véhiculée par Freud, l'envisage comme un Dieu tout-puissant, omniscient (ce qui signifie qu'il est capable de tout savoir des choses

passées, présentes et à venir). L'autre, représentée par l'Inconnu, présente un Dieu qui a renoncé à ses qualités divines au profit des hommes, afin qu'ils demeurent libres. L'image d'un Dieu à la puissance sans limite connaît un large succès, c'est sans doute l'attribut qu'on lui confère le plus. Cette puissance n'est pas propre au **Dieu des chrétiens** Contexte 10, on la retrouve dans les récits mythiques des plus grandes civilisations (comme chez Zeus à la période grecque classique), mais aussi dans toutes les plus grandes religions monothéistes. En théologie chrétienne, on ne cesse de s'interroger sur la puissance divine : quelle est sa nature, de quelle manière s'exerce-t-elle ? En schématisant, on pourrait dire que quatre sortes de réponses ont été apportées. Pour la première, Dieu exerce un **pouvoir absolu** Espace temps 8 – potestas absoluta – et sa puissance ne connaît aucune limite. Pour la deuxième, **tout est possible** Espace temps 9 à Dieu, c'est ce qu'on appelle l'omnipotentia, il peut imposer sa volonté à tout moment mais ne le fait pas par respect de la liberté humaine. Pour la troisième, Dieu possède une **puissance indestructible** Espace temps 10 mais limitée pour le moment car combattue par des forces antagonistes. Enfin pour la dernière réponse, Dieu n'a **aucune puissance** Espace temps 11 : il n'est, à l'image de Jésus, qu'humilité et faiblesse.

8. Pourquoi l'avoir fait, ce monde ?

L'Inconnu reconnaît son impuissance à intervenir dans le cours de l'histoire, à faire cesser ces » bruits de bottes « . Freud déploie alors sa logique jusqu'au bout et cherche à comprendre le sens d'un tel monde. Pourquoi l'avoir fait ? Pourquoi la vie ? Quel sens lui donner ?
En premier lieu, on appelle » sens » ce qui apporte la réponse aux » pourquoi ? « , ce qui marque l'aboutissement d'une quête, l'achèvement d'un parcours. Le sens procure la clef des énigmes de l'existence. Ainsi compris, le sens entraîne une saturation et marque un terminus. Il peut même installer dans un **dogmatisme** Glossaire 10 qui s'imagine savoir sinon tout, du moins l'essentiel. Dans cette scène, Freud cherche à obtenir le sens des événements dont il est le témoin : il n'aura finalement pas de réponse à son » pourquoi ? « .
En second lieu, le mot » sens » désigne une direction, comme le panneau de signalisation routière qui indique non pas qu'on a atteint le but, mais qu'il y a encore du chemin à parcourir. Il devient alors une sorte d'étape, de trajet qui se continue et qui s'ouvre. Il semblerait que l'Inconnu propose à Freud un tel sens : son personnage soulève plus de questions chez Freud qu'il ne lui apporte de réponses.
Cette scène illustre donc une ambivalence : elle montre un Dieu qui est tout à la fois dans la distance et la proximité avec les hommes. Il est à distance des événements qui se déroulent mais à proximité de l'homme qui les subit.
Dans la Bible, on retrouve cette conception d'un **Dieu proche et lointain** Contexte 11 à la fois. Dieu fait alliance avec les hommes sans pour autant nier sa souveraineté.

9. Un Dieu qui aime

Depuis quelques répliques, les personnages se tutoient : l'auteur signale sans doute ainsi leur proximité grandissante. Leur échange s'intensifie et c'est à ce moment-là que, pour la première fois, il est question d'amour. L'Inconnu parle d'un Dieu qui aime, à l'opposé d'un Dieu maître du monde qui punit et récompense, dirige le monde et joue avec les êtres humains. Pour Freud, c'est une **révélation** Glossaire 27, en ce sens que ce n'est pas un tel Dieu qu'il se représentait. L'Inconnu lui **révèle** Clés de lecture 10 une toute nouvelle image de Dieu.
Les chrétiens reconnaissent en Jésus-Christ la plus importante des révélations de Dieu aux hommes. Les chrétiens découvrent dans l'**Ancien** Textes bibliques 5 et le **Nouveau Testament** Textes bibliques 6 un Dieu d'amour. **Le Dieu de Jésus-Christ** Contexte 14 révèle un Dieu solidaire qui témoigne de son amour en acceptant de vivre parmi eux.

10. Révélation

La **révélation** Glossaire 27 désigne la **communication de Dieu** Contexte 12 avec les hommes. Les religions dites » de révélation » se fondent sur une action de Dieu. Selon elles, Dieu intervient à certains moments dans la vie des êtres humains et se manifeste à eux : il leur délivre des messages, **se fait connaître** Contexte 13. Le judaïsme, le christianisme et l'islam font partie des religions qui se réclament d'une révélation. Toutefois, elles se réfèrent à des événements et des discours révélateurs différents (même si elles en ont certains en commun).

11. Les hommes

L'Inconnu fait référence à ce que pensent les hommes de Dieu, ce qu'ils en disent. Selon lui, ils brossent le portrait d'un Dieu terrible qui détient l'autorité suprême et le pouvoir. On lui attribue alors toutes les » qualités » que l'homme n'a pas : l'homme est mortel, Dieu serait immortel ; l'homme est faible, Dieu serait fort ; l'homme est limité par sa condition physique, Dieu ne connaîtrait aucune limite, etc. Autrement dit, un tel Dieu réunirait tous les désirs de puissance de l'homme, deviendrait une véritable idole, une sorte de **superstar** Textes bibliques 7.
Cette réplique pointe la difficulté et même les limites que rencontrent les hommes à parler de Dieu. Comment l'homme peut-il **penser Dieu** Contexte 18, l'étudier ? Si la **théologie** Glossaire 32 prétend – littéralement – traiter de Dieu, tenir un discours sur lui, elle ne saurait prétendre à dire le » tout » de Dieu, à épuiser ce qu'il est et le définir totalement. Ainsi, la tâche théologique consiste essentiellement à penser la croyance, la foi en Dieu : passer du ressenti au pensé, sans pour autant que l'un annule l'autre. Traversée par l'ensemble des sciences humaines (histoire, psychanalyse, économie, etc.), la théologie tente d'élaborer – pour ici et maintenant – une réflexion sur Dieu. L'histoire de la théologie montre de manière éclatante qu'il n'existe pas en la matière de consensus et que la pluralité reste de vigueur.

12. Un Père

Pour la première fois dans ce dialogue, l'Inconnu désigne Dieu comme un Père. Face à Freud, cette réplique ne manque pas de piment : d'un point de vue psychanalytique, Freud a beaucoup travaillé sur l'image du père avec ses enjeux d'autorité et de puissance. Il est question ici d'un **Père qui** Textes bibliques 11 aime, d'un **Père tel** Textes bibliques 12 que les évangiles en parlent (**Luc 15**,11-32).
C'est Jésus qui s'adresse à Dieu – son Père – avec une familiarité et une proximité nouvelles. Ainsi, c'est **au travers du Fils** Textes bibliques 8, que les croyants découvrent Dieu comme étant leur Père. Cette paternité de Dieu a été différemment interprétée par les théologiens, mais tous s'accordent à y voir le cœur même de la relation qui unit Dieu aux hommes : une relation de responsabilité, d'adoption, d'amour.
Cette désignation de Dieu comme Père et Jésus comme Fils a incité l'Eglise à définir plus précisément les relations qui les unissent. Ainsi, le dogme de la **Trinité** Espace temps 13 a vu le jour afin de parler des différents modes de révélation que Dieu s'est donné : **le Père, le Fils et l'Esprit** Espace temps 12. Cette conception d'un Dieu trinitaire est une des spécificités du christianisme. Cette particularité a longtemps valu au christianisme d'être accusé de polythéisme (confesser plusieurs dieux). Or, la Trinité est une manière de parler d'un seul Dieu qui se dit selon trois manières différentes.

13. Dieu qui pleure…qui souffre

L'Inconnu s'agenouille, il est comme un **serviteur** Textes bibliques 9 au pied de Freud, en situation d'humilité et de faiblesse. Il faut sans doute imaginer la scène pour aider la réplique à faire son plein effet : Dieu/L'Inconnu se révèle à Freud dans la simplicité, sans événement extraordinaire. Et l'auteur insiste en montrant la gêne, la déception sans doute, de Freud.
Ce décalage entre ce que les hommes attendent de Dieu et ce que Dieu offre aux hommes peut se

lire dans les évangiles. A travers Jésus-Christ, c'est un Dieu humilié et bafoué qui se révèle aux hommes. Les récits de la **Passion** Glossaire 24* (l'ensemble des souffrances précédant la mort de Jésus) et de la crucifixion de Jésus ont été particulièrement décisifs pour la compréhension que les chrétiens ont de Dieu. C'est à travers ces événements que se construit l'image d'un **Dieu faible** Aller plus loin 4 qui assume sa solidarité envers les hommes jusqu'à traverser, comme eux, toutes les affres de leur condition. L'événement de la **résurrection** Voir entrée Résurrection serait alors ce qui confirme Jésus comme le Fils, l'incarnation même de Dieu. La résurrection ne viendrait pas annuler la souffrance et la mort subies mais attesterait de la divinité du crucifié. Il existe **quantité d'interprétations** voir entrée Incarnation de la mort et de la résurrection de Jésus, les théologiens sont généralement d'accord pour donner à ces événements une grande importance : pour la plupart, c'est là que culmine la révélation de Dieu aux hommes.

Contexte

1. Le Visiteur

En 1993, Eric-Emmanuel **Schmitt** Glossaire 30 écrit une de ses premières pièces de théâtre : Le Visiteur. Elle est mise en scène et jouée à Paris où elle connaît rapidement un succès qui lui vaudra plusieurs récompenses. Le Visiteur est une pièce en un acte qui se déroule en temps réel, à Vienne, dans le cabinet du docteur Freud, le soir du 22 avril 1938, c'est-à-dire entre l'invasion de l'Autriche par les troupes hitlériennes (11 mars) et le départ de Freud pour Paris (4 juin). L'auteur précise le contexte : Freud est vieux, fatigué et malade. Sa fille Anna est arrêtée pour être interrogée par la Gestapo. Cette arrestation cherche à faire pression sur Freud et lui soutirer au passage quelque argent – d'origine juive, il est menacé par la politique nazie même si sa renommé internationale semble le protéger encore un peu -. Une fois sa fille emmenée, Freud voit pénétrer par la fenêtre un homme, étrangement élégant, qui se propose simplement de parler avec lui. S'ensuit alors un dialogue entre cet éminent docteur, scientifique acharné et athée, et cet Inconnu dont on suppose qu'il est une incarnation de Dieu (bien que son identité véritable ne sera jamais révélée). Leurs échanges abordent les thèmes de la nature de la conscience et de l'inconscience, la place de l'homme dans le monde, la raison du mal ou encore le conflit entre raison et intuition, la foi et l'athéisme. A chaque échange, ce sont deux conceptions qui s'affrontent, chacun laissant l'autre argumenter sa vision du monde, de Dieu et des autres. Le passage proposé ici est un extrait de la scène 10 : scène au cours de laquelle Freud commence à croire que cet Inconnu est Dieu et où ils débattent virulemment sur le mal qui ronge alors l'Autriche et bientôt l'Europe entière – des juifs sont arrêtés dans la rue et emmenés, on ne les reverra plus -. Si la fin de la pièce ne résout pas la question de l'identité de cet Inconnu, elle met un terme à une rencontre entre deux visions de l'homme qui ne cessent, aujourd'hui encore, de s'interpeller. Freud finit par réclamer un miracle pour preuve, il ne l'obtiendra pas et devra, selon l'Inconnu, apprendre que la vie est non pas » absurde, mais mystérieuse « .

2. Dieu en crise

Qu'aujourd'hui, en tous cas dans les pays occidentaux, le discours sur Dieu, la notion de Dieu et la croyance en Dieu soient **en crise** Espace temps 1 ne fait guère de doute : les religions » traditionnelles » sont en perte de vitesse, Dieu ne » s'impose » plus dans la vie des contemporains et encore moins dans le domaine public. Les chrétiens (en particulier les théologiens et les gens d'Eglise) tentent de réagir. En simplifiant un peu, on pourrait distinguer parmi eux trois attitudes différentes.

- La première consiste à s'en tenir à la **tradition** Contexte 20 : le discours sur Dieu ne doit pas changer des siècles précédents.
- Une deuxième attitude consiste à faire du message des évangiles, un message pour aujourd'hui avec les mots et les conceptions d'aujourd'hui : puisque Dieu a été évacué, il faut parler de l'évangile **sans parler de Dieu** Contexte 21.
- La troisième attitude se fonde plutôt sur un travail de **reformulation** Contexte 22 du discours chrétien

3. Une approche intellectuelle de Dieu

On considère généralement qu'on peut parler des choses de deux manières : de manière objective (en la décrivant, en énumérant ses caractéristiques qui sont vérifiables ou tout du moins appréhendables), ou bien de manière » **relationnelle** Contexte 4 » (en indiquant ce que cette chose

représente ou signifie pour d'autres). Par exemple, on peut dire d'une personne qu'elle est brune (manière » objective «) et qu'elle est » mon amie » (manière » relationnelle «). On peut parler de Dieu selon ces deux registres. Souvent, la philosophie et la théologie ont cherché à parler de Dieu » objectivement « . Elles ont alors développé à son sujet des discours à la fois ontologiques (qui décrivent son être) et métaphysiques (parce que Dieu n'est pas un être physique en ce sens qu'il dépasse le monde du sensible et du visible). Ces discours traitent de la nature de Dieu, de son essence, des propriétés qui lui appartiennent en propre et le caractérisent.
Cette approche rationnelle, intellectuelle, a bien sûr sa légitimité. Toutefois, aucun de ces discours ne correspond jamais totalement à ce qu'est Dieu : il dépasse et déborde tout ce qu'on peut dire de lui. Sa réalité ou sa vérité ne se confond pas avec les mots qu'on emploie pour le désigner ou avec le discours qui parle de lui. Ces mots et ces discours ne sont pas entièrement faux ni mensongers : ils contiennent des vérités, mais ne sont pas la vérité. Si Dieu se dit à travers le langage, ce langage reste toujours imparfait et insuffisant pour le dire entièrement. C'est principalement pour cette raison que plusieurs doctrines de Dieu sont possibles et qu'aucune n'est parfaite.

4. Dieu, une relation

Pour le croyant, » Dieu » est avant tout et principalement celui qu'on adore, celui à qui on se confie, en qui on espère, qui oriente et donne sens à l'existence. Dans ce cas, on parle de Dieu **du point de vue de la foi** Aller plus loin 5, de manière » relationnelle « , c'est-à-dire qu'on dit ce qu'est Dieu au travers de la relation qu'on a avec lui. Certes, Dieu n'a pas besoin des croyants pour être ou exister objectivement. Cependant, en dehors de sa relation existentielle avec ses fidèles, il est » l'Etre Suprême « , la » Réalité Ultime « , la cause première, mais pas, à proprement parler, Dieu.
Dans une perspective relationnelle, c'est le culte que les hommes lui rendent et l'importance qu'ils lui donnent dans leur vie qu'indique le nom de » Dieu « . Même des gens qui nient l'existence d'une transcendance, qui refusent toute idée de » Dieu » ont, en ce sens, un dieu : non pas parce qu'ils croiraient sans en avoir conscience, mais parce qu'il y a nécessairement un idéal, un principe, une cause, une personne ou une chose qui joue un rôle déterminant dans et pour leur existence. Dieu, ainsi compris, est ce qui pour chacun donne sens à sa vie.
Dans cette perspective, s'interroger sur Dieu ne consiste pas tant à débattre de son existence ou de sa nature, mais signifie surtout s'interroger sur le **sens** Contexte 23 de son existence, du monde. A la question du sens de la vie, il n'y a pas de solution définitive à puiser dans un savoir absolu. Le croyant peut y répondre humblement, fragilement **chaque jour à nouveau** Textes bibliques 10, dans des balbutiements qui renvoient au lien vivant qu'il entretient avec Dieu. Ce lien n'arrête pas la quête de sens en lui offrant des certitudes. Au contraire, il entretient la quête.

5. Le Dieu créateur

La Bible parle d'un Dieu créateur : elle raconte notamment comment celui-ci est à **l'origine du monde** Culture 6 et l'a créé avec tout ce qu'il contient (**Genèse 1** Textes bibliques 2). Cette affirmation n'entend pas décrire la réalité des événements qui sont à l'origine du monde (ce serait alors ce qu'on appelle le **créationnisme** Espace temps 5), mais la vérité des relations qui unissent Dieu aux hommes.
Selon les théologiens, la **doctrine** Glossaire 9 biblique de la création dirait plusieurs choses de Dieu (et donc du **monde** Contexte 6). Elle présenterait un Dieu » dynamique « , dont la création ne se limiterait pas à un événement lointain, mais serait une sorte de processus continu. La création serait également perçue comme la marque de l'amour de Dieu : Dieu n'a pas été contraint de créer, il l'a fait pour être un **Dieu de relation** Aller plus loin 6 qui ne veut pas exister pour lui seul. D'autres théologiens insistent sur le fait que la création témoigne de la puissance et de la sagesse de Dieu : à travers la création, l'homme pourrait contempler Dieu s'il n'était **pas aussi aveugle** Culture 4.
Les récits de création précisent certains points. D'abord, qu'il ne s'agit pas de diviniser le monde : la doctrine implique une différence radicale entre le Créateur et la créature, entre Dieu et le monde. Elle rejette tout panthéisme, c'est-à-dire tout courant qui tend à diviniser soit le monde en son ensemble soit des éléments du monde. De plus, les textes bibliques qui parlent de la création insistent beaucoup sur la parole (**Genèse 1**,3 ou **Jean 1**,1). Ainsi, la primauté n'appartient ni à l'ordre

du monde ni à la volonté humaine, mais à la parole de Dieu. A travers ces textes, le croyant peut découvrir qu'il n'est pas autonome, il n'a pas la maîtrise de son existence : parce qu'il est un être créé, il ne peut prétendre à l'autosuffisance. L'homme dépend primordialement de Dieu et plus précisément encore, de sa parole : en elle, se trouverait la vérité première et dernière de sa vie. Dans cette perspective, la création proclame la priorité et la valeur ultime de la parole de Dieu.

6. Le monde créé

La doctrine de la création véhicule un enseignement sur le monde. Elle dit que le monde vient de Dieu, dépend de lui, par conséquent, on ne peut le considérer négativement. Son existence est en elle-même bonne (même si le monde est dégradé, détérioré). Cette position s'oppose à celle du gnosticisme pour qui le monde est par nature opposé à Dieu, intrinsèquement mauvais (on voit dans le corps une prison qui tient l'âme captive et on considère que le salut de l'homme consiste à lui échapper, à fuir le monde). La doctrine chrétienne de la création s'oppose aussi à une vision bouddhiste pour qui l'existence est misère, souffrance et douleur ; il s'agit là aussi de s'en extraire pour entrer dans le nirvana. Pour le christianisme, au contraire, la vie reste fondamentalement un don merveilleux et non une **fatalité** Glossaire 13 qui pèserait sur l'homme. Dans ce sens, elle s'oppose enfin à une vision dualiste du monde (vision pour laquelle il existe un dieu du bien et un dieu du mal en conflit dans l'univers).

7. La providence

Le mot » **providence** Glossaire 26 » n'apparaît pas dans la Bible. Si la Bible n'emploie jamais le mot, elle affirme par contre que Dieu s'occupe des êtres humains, en particulier de ceux qui l'aiment et qui le servent (**Esaïe 45**,1-3). On trouve, par exemple, des passages qui décrivent la bienveillance de Dieu : **Psaume 121** ou **Matthieu 6**,25-34. Les chrétiens appellent » providence » cette sollicitude de Dieu qui veille sur les siens. Parler de providence en christianisme, signifie essentiellement que le croyant n'est pas seul dans l'existence. Il n'est pas abandonné à lui-même dans les problèmes et les difficultés qu'il rencontre. La présence aimante de Dieu l'accompagne et l'aide chaque instant. Dans cette perspective, la providence qualifie une relation personnelle et confiante qui se vit dans la foi et où l'homme est appelé à prendre ses responsabilités.
Cette idée d'un Dieu de providence rencontre deux grandes oppositions. La première (et la plus classique) se réfère aux catastrophes naturelles (tremblement de terre, raz-de-marée, ouragans, etc.) : certains théologiens et philosophes estiment que de tels événements sont le mal absolu qui met en cause le plus radicalement l'affirmation de la providence. Dans ce cas, on impute à Dieu une part de responsabilité. La seconde se réfère aux horreurs perpétrées par les hommes (la Shoah, la bombe atomique à Hiroshima, le génocide au Rwanda, etc.) : certains théologiens et philosophes estiment que même si ces événements sont directement imputables aux hommes, Dieu ne les a pas (ou n'a pas pu) les empêcher. Dieu porte, là aussi, une part de responsabilité.

8. Les représentations d'aujourd'hui

Dieu paraît absent du paysage actuel : il a été **évacué** Espace temps 1 de bien des domaines (science, culture, société, etc.). L'être humain s'instaure alors comme son propre fondement, sans autre vis-à-vis que lui-même. Inclure Dieu dans les représentations qu'on se fait de la vie, du monde, de ses relations aux autres est parfois perçu comme une faiblesse : l'homme ne devrait compter que sur lui-même et ne dépendant que de lui-même. Cette conception, menée à son extrême, fait de l'homme son propre dieu : l'homme devient sa propre référence, il prend la place de Dieu. Dans cette perspective, ce qui l'anime ou le dirige est décrit comme une force que l'homme posséderait » en lui « . L'homme se voit alors entraîné dans une course à la survalorisation de lui-même : son corps, ses performances, son pouvoir, son argent, etc. On retrouve cette » supervalorisation du moi » dans les slogans publicitaires : » La victoire est en nous » (pour une marque de sport), » actif à l'intérieur et

ça se voit à l'extérieur » (pour une marque de yaourts), » parce que je le vaux bien » (pour une marque de cosmétique) ou encore » à vous d'inventer la vie qui va avec » (pour une marque de voiture).
Parallèlement, on constate une prolifération des croyances. En effet, derrière l'athéisme revendiqué, des dieux apparaissent, sous des masques les plus contradictoires : poussée des intégrismes, dérives sectaires, occultisme et superstitions en tous genres. Ces religiosités présentent souvent Dieu comme étant partout : en l'homme, autour de l'homme, au-dessus de l'homme. Omniprésent et envahissant, il ne laisse plus de place à l'individu pour se tenir debout, différent de lui et des autres. Ainsi, on peut penser que » évacuer Dieu » ne revient pas à » évacuer le divin « . L'homme investit du **sacré** Glossaire 29, du divin, non plus nécessairement dans les religions traditionnelles (qui confessent un Dieu autre, différent et proche de l'homme) mais exactement là où sont ses limites, ses faiblesses.

9. Dieu malgré le mal

Dans la Bible, le **mal** voir parcours sur le mal n'est ni créé ni voulu par Dieu : il est présenté comme une conséquence du désordre introduit dans la création par l'orgueil de l'homme, par sa volonté de devenir » comme Dieu « . L'espérance chrétienne réside en grande partie dans l'attente d'un monde d'où le mal aura disparu ; un monde où Dieu, l'homme et la nature seront réconciliés. Dans le Nouveau Testament, Jésus parlera du » Royaume de Dieu « , de cette relation à Dieu qui se traduit par la justice, la paix et la fraternité. A l'image des combats que Jésus a menés contre toute forme de mal, les chrétiens ont aussi pour vocation de lutter contre la violence engendrée par le mal. La foi chrétienne porte l'espérance que Dieu n'est pas absent de ce combat, qu'il lutte contre le mal, aux côtés des hommes. En théologie protestante, il existe quantité de points de vue sur la question du mal. Afin d'en souligner les enjeux, on pourrait distinguer trois grandes manières de poser la question du mal.

- Un premier courant théologique consisterait à réduire la question du mal, c'est-à-dire à affirmer que le mal est moins réel qu'on ne le pense. Le mal ne constituerait pas un problème devant Dieu, il serait comme le revers d'une médaille, une chose nécessaire (parfois même pour concourir au bien) voilà pourquoi Dieu l'a permis.
- Un deuxième courant théologique consisterait à isoler le mal de Dieu, c'est-à-dire qu'on accorde au mal une totale indépendance. L'existence du mal échappe à Dieu, elle ne fait que souligner combien Dieu laisse les hommes libres de choisir entre le bien et le mal. Quant au mal subi, il signe le triomphe ponctuel du mal sur Dieu.
- Un troisième courant consisterait à souligner fortement l'énigme qui règne face au mal, c'est-à-dire qu'on refuse de tenir un discours sur le mal tant il est inexcusable, injustifiable et inexplicable. Généralement, de telles positions font de l'espérance chrétienne le fil conducteur de leur réflexion sur le mal.

10. Toutes les religions ont-elles le même Dieu ?

Les grandes religions monothéistes (judaïsme, christianisme et islam) sont des religions de révélation : pour elles, l'homme n'a accès à Dieu que parce que celui-ci se révèle à eux. Chacune d'entre elles reconnaît des révélations différentes : Dieu ne s'est pas révélé de la même manière selon un chrétien que selon un musulman ou selon un juif. Les révélations ne sont pas identiques. Par exemple, les chrétiens reconnaissent en Jésus-Christ la révélation la plus importante de Dieu : c'est à travers lui qu'ils connaissent Dieu. Dans cette perspective, il est difficile d'affirmer que toutes les religions ont le même Dieu. La manière dont chacune d'elles témoigne de sa révélation diffère : le témoignage de Mahomet n'est pas le même que celui de Jésus qui n'est pas le même que celui de Moïse.
C'est le **dialogue interreligieux** Culture 1 qui aide à mesurer les enjeux de ce débat. Le but n'est pas que les hommes croient tous la même chose et en une même vérité, mais qu'ils puissent vivre, ensemble, **leurs diverses convictions** Culture 2. Ainsi, le dialogue entre les différentes religions ne cherche pas à » gommer » les différences, mais à les connaître, les comprendre et donc les

respecter. Dans ce cas, les religions ne défendent pas l'uniformité, souvent source d'amalgame, mais la diversité, source de richesses. On peut souligner également qu'à l'intérieur même de ces religions, existent différents courants, différentes pensées.

11. Proche et lointain

Le croyant peut percevoir Dieu à la fois comme familier et étranger, proche et lointain. Proche, parce que la Bible insiste beaucoup sur l'**alliance** Glossaire 1*, le lien qui unit Dieu et les hommes. Dieu n'est alors pas un être absolu qui se désintéresse de ses créatures, mais il se soucie d'eux et les accompagne. Cette proximité de Dieu se manifeste dans le nom même qu'à plusieurs reprises lui donne le prophète **Esaïe 7**,14 : Emmanuel, qui veut dire » Dieu avec nous « . Pour beaucoup de théologiens, cette solidarité culmine avec l'incarnation : en Jésus, Dieu rejoint les hommes et devient l'un d'eux. En même temps, le christianisme met aussi l'accent sur la majesté et la souveraineté de Dieu : Dieu ne se confond pas avec les hommes. Il les dépasse, les domine et se situe au-dessus d'eux. Le croyant n'est pas appelé à une relation d'égalité avec Dieu. La communion qui s'établit entre Dieu et le croyant n'abolit pas la distance et la différence qui les séparent.
Il ne s'agit pas forcément de choisir entre solidarité et souveraineté de Dieu. En reprenant un vers du poète Rilke, le théologien Rudolf **Bultmann** Glossaire 4 a écrit que Dieu est » le visiteur qui sans cesse va son chemin « . Il est » le visiteur » car il entre dans la vie des hommes et dans le monde, habite leur existence et se solidarise avec eux. » Il va son chemin » car constamment, il échappe aux hommes qui ne peuvent pas l'enfermer.

12. Où et comment Dieu se révèle-t-il ?

A la question » où et comment Dieu se révèle-t-il aux hommes ? « , le christianisme a donné quatre grandes réponses. Il ne s'agit pas de trancher entre ces quatre positions : elles ne sont pas toujours incompatibles. Il s'agit plus d'indiquer une dominante (Dieu se révèle surtout ainsi) et non pas d'établir un monopole (Dieu se révèle seulement ainsi).

- Une première tendance consiste à dire que Dieu se révèle dans **la nature** Contexte 24 (par des objets ou des êtres naturels).
- Une deuxième tendance parle de révélation divine dans **l'histoire** Contexte 25.
- Une troisième tendance affirme que Dieu se révèle par **la parole** Contexte 26.
- Enfin, une dernière tendance pense que Dieu se révèle directement à l'homme, **sans aucun intermédiaire** Contexte 27

13. Qu'est-ce que Dieu révèle aux hommes ?

La théologie s'est interrogée également sur le contenu de la révélation divine : qu'est-ce que Dieu entend révéler aux hommes ? A cette question, on a proposé quatre grandes réponses.

- Selon la première, Dieu révèle des **doctrines** Contexte 28, des **dogmes** Glossaire 10.
- Des théologiens ont également soutenu que dans la révélation, c'est Dieu qui **se donne à connaître** Contexte 29 lui-même : il manifeste qui il est.
- Une autre tendance affirme plutôt que Dieu **révèle aux hommes la vie** Contexte 30 authentique, véritable.
- Une dernière position voit dans la révélation essentiellement **une promesse** Contexte 31 : elle annonce ce que le monde et l'être humain sont appelés à devenir par l'action de Dieu

14. Le Dieu de Jésus-Christ

Les chrétiens confessent un Dieu qui se révèle à eux. La Bible contient le récit de ces révélations. Dans l'Ancien Testament, on raconte comment Dieu s'est révélé à son peuple (par exemple, en le libérant de l'esclavage – **Exode 12-13** – ou encore en l'aidant dans les épreuves – **Ezéchiel 10-11** -), les prophètes sont alors tour à tour annonciateurs de la parole que Dieu veut adresser au peuple. Dans le Nouveau Testament, on rapporte les paroles et les faits de Jésus que les chrétiens reconnaissent comme le fils de Dieu, son incarnation. Ils considèrent Jésus comme la révélation **la révélation la plus aboutie** voir entrée Incarnation. Que dit Jésus de Dieu ? On ne peut répondre à une telle question en quelques lignes (il faudrait en plus que tous les théologiens soient unanimes, ce qui est loin d'être le cas). Pourtant, on peut souligner au moins trois grandes caractéristiques du Dieu de Jésus-Christ, du Dieu des chrétiens:

- Il est un **Père** Contexte 15
- Il promet un **Royaume à venir** Contexte 16
- Il parle d'**amour** Contexte 17

15. Le Dieu de Jésus-Christ est un Père

Il l'est déjà dans **l'Ancien Testament** Textes bibliques 11, mais il le devient de manière particulière dans le **Nouveau Testament** Textes bibliques 12. En effet, Jésus s'adresse à Dieu en disant Abba (en araméen, la langue que parlait Jésus, cela signifie » Père «). C'est un lien intime qui les unit et Jésus invite ses disciples à découvrir cette intimité : cette paternité de Dieu est étendue à tous les hommes. La nouveauté de cette relation à Dieu n'échappe pas à l'apôtre Paul qui s'émerveille de cette intimité que l'homme peut avoir avec Dieu (**Romains 8**,15).

16. Le Dieu de Jésus-Christ promet un Royaume à venir

Jésus annonce que le **Royaume** Glossaire 28 de Dieu s'approche. Quand les hommes l'interrogent sur la date de sa venue, il répond : » Le Royaume de Dieu est au milieu de vous » (**Luc 17**,21). Ce Royaume n'est donc pas l'espoir d'un monde futur meilleur, il est présenté comme une réalité à accueillir aujourd'hui. A la différence du royaume impérial, le Royaume de Dieu se présente comme Jésus se présente aux hommes : telle une rencontre nouvelle entre l'homme et Dieu.

17. Le Dieu de Jésus-Christ parle d'amour

Dans son enseignement, Jésus parle d'un Père qui aime et qui commande d'aimer (**Jean 15**,9-13). L'amour ne s'articule pas de manière évidente avec le commandement. Celui-ci présente plutôt l'amour comme le lien qui unit Dieu aux hommes et qui donc, unit les hommes entre eux. C'est notamment à travers la mort et la résurrection de Jésus que les théologiens découvrent un aspect éclatant de l'amour de Dieu pour les hommes : incarné en Jésus, il meurt tel un homme, solidaire des souffrances de ce monde, et ressuscite, comme pour manifester que cet amour ne peut être détruit par le mal que les hommes génèrent ou subissent.

18. La théologie

La **théologie** Glossaire 32 désigne, en son sens étymologique, un discours qui traite de Dieu. Une telle définition reste bien vaste. D'ailleurs, il serait sans doute plus juste de parler des théologies pour en

souligner la pluralité. On peut tenter de relever quelques grandes caractéristiques. D'abord, le rôle de la théologie : la théologie élabore des concepts, des règles, des analyses qui permettent de tenir **un discours** Contexte 19 sur Dieu, l'Eglise, Jésus-Christ, l'homme, l'avenir, le monde. La théologie a aussi pour tâche d'analyser et d'interroger les différents discours sur Dieu (qu'ils soient émis par la Bible, l'Eglise ou les croyants).
Ensuite, l'utilité de la théologie : son utilité ne consiste pas à réglementer, à dire ce qui est bien et mal, mais à proposer des outils qui permettent de s'interroger sur Dieu, le monde et l'existence humaine. En principe, les croyants n'ont pas besoin de théologie pour faire confiance à Dieu ou pour aimer leur prochain. Ainsi, on peut tout à fait imaginer que la foi chrétienne se débrouille sans théologie. Le risque encouru serait que la foi se détache complètement du savoir, du comprendre, de la raison ; il serait que le sentiment, l'expérience prévalent sur tout le reste.
La théologie reste un discours humain, elle est fondamentalement ancrée dans son temps, sa culture et son lieu d'origine. Ainsi, il existe des théologies dites » **féministes** Aller plus loin 2 « ou des théologies dites » africaines « . Toutes ces théologies, si variées et parfois même opposées entre elles, ne sauraient enfermer Dieu dans leurs discours : elles ne prétendent pas dire la vérité, mais user de la raison pour aborder la question de la vérité.

19. Les disciplines de la théologie

Les disciplines de la théologie ont évolué avec le temps. On peut actuellement discerner quatre domaines dans la théologie chrétienne :

- Les sciences bibliques (tout ce qui est en lien avec la Bible, par exemple l'étude du livre des psaumes),
- La théologie historique (tout ce qui est en lien avec l'histoire, par exemple l'étude des guerres de religions),
- La théologie systématique (tout ce qui relève du discours en lien avec les choses du monde, par exemple l'étude de la conception du bien aujourd'hui),
- La théologie pratique (tout ce qui est en lien avec ce que fait l'Eglise, par exemple l'étude de l'enseignement religieux).

20. Le discours traditionnel

Pour ceux qui s'en tiennent à la tradition le discours sur Dieu ne doit pas changer des siècles précédents. Cette réponse est actuellement très répandue dans les Eglises : on peut la qualifier de conservatrice. Ceux qui l'adoptent font un effort d'explication et d'actualisation : ils estiment qu'en étudiant en profondeur les formulations anciennes, on peut en comprendre la justesse et la nécessité. Ainsi, les chrétiens doivent faire un travail de reformulation pour rendre du sens à des doctrines qui apparaissent à beaucoup caduques : on souhaite revaloriser les propos et les pratiques des anciens.

21. la mort de Dieu

Une attitude consiste à faire du message des évangiles un message pour aujourd'hui, avec les mots et les conceptions d'aujourd'hui : puisque Dieu a été évacué, il faut parler de l'évangile sans parler de Dieu. Ceux qui l'adoptent, estiment que les premiers disciples de Jésus ont compris et exprimé le message évangélique en des termes **mythologiques** Glossaire 22 qui correspondaient aux croyances du Proche-Orient antiques, c'est-à-dire à leur époque. Aujourd'hui, le raisonnement consisterait donc à annoncer le message des évangiles en s'adaptant à la culture sécularisée de ce temps. Ils font donc référence à Jésus comme à un homme qui appelait essentiellement à vivre dans le respect des autres en harmonie avec soi-même, sans faire référence à Dieu, à une transcendance. Cette sorte de théologie a beaucoup fait parler d'elle entre 1960 et 1980 : ces mouvements étaient dits de la »

mort de Dieu Aller plus loin 3 » et préconisaient un « athéisme chrétien ». Ils sont aujourd'hui minoritaires dans les débats théologiques.

22. Reformulation du discours chrétien

En réaction à la crise de la croyance en Dieu s'effectue un travail de reformulation du discours chrétien : si la doctrine est sans conteste critiquable, ce n'est pas pour autant qu'on peut éliminer Dieu. Ainsi, les théologiens cherchent à rendre compte autrement de Dieu. S'il y a des représentations de Dieu difficilement acceptables, il ne s'ensuit nullement qu'il n'y ait pas d'autres représentations possibles. Par exemple, la représentation du système solaire qu'on avait au 1er ou au 16e siècle n'est pas la même que celle d'aujourd'hui : personne n'en a conclu que le soleil n'existe pas. Cette recherche redécouvre et reprend des thèmes bibliques que les représentations classiques avaient souvent négligées ; par exemple, lorsque la Bible présente un Dieu bafoué, tenu en échec (**Luc 23**,33-43), loin d'une représentation d'un Dieu majestueux et glorieux. Cette position théologique n'entend pas aboutir à des doctrines immuables et intangibles : tous les discours sur Dieu sont des essais pour le dire, aucun n'est parfait.

23. Questionnement sur le sens de l'existence

Les êtres humains ont toujours eu et ont encore des dieux très divers : ils ont différentes conceptions du sens de la vie. Comment distinguer le sens véritable des sens illusoires, trompeurs ? Comment distinguer le vrai Dieu des idoles ? Bien entendu, ces questions n'ont pas de réponses précises. Ainsi, contrairement à ce qu'on pense parfois, une foi sincère et vivante s'accompagne toujours d'un questionnement qui peut aller jusqu'à la rendre chancelante. La foi porte en elle un doute qui la fait parfois vaciller. Ces angoisses, ces perplexités tiennent à la nature même de la foi : elles l'empêchent de virer au **fanatisme** Glossaire 12 et à l'idéologie.

24. La nature

Une tendance théologique consiste à dire que Dieu se révèle dans la nature (par des objets ou des êtres naturels). Par exemple, il se révèle à Moïse sous la forme d'un buisson qui brûle sans se consumer (**Exode 3**,1-10). Cette thèse n'est pas à confondre avec une « connaissance naturelle » de Dieu qui signifierait, elle, que celui qui sait observer la nature et en comprendre le mécanisme obtiendrait une connaissance de Dieu. A l'inverse, cette thèse souligne que l'homme ne peut pas par lui-même connaître Dieu : Dieu reste ici l'initiateur de sa révélation.

25. La révélation divine dans l'histoire

Dieu agit et se révèle au travers d'événements que la Bible raconte. Par exemple, Dieu se révèle au peuple d'Israël en le faisant sortir du pays d'Egypte, en le faisant passer de l'esclavage à la liberté (**Exode 12-13**). Pour les chrétiens, Dieu se révèle essentiellement dans la crucifixion et la résurrection de Jésus qui constituent pour eux le centre de leur foi. Cette thèse ne signifie pas que Dieu se manifeste à chaque instant : il y a des temps forts. L'histoire prépare et annonce ces temps forts qui eux-mêmes marquent l'histoire qui en découle.

26. Dieu se révèle par la parole

Dieu se révèle par la parole : tout doit passer par une parole qui annonce, raconte ou commente la révélation de Dieu. Cette thèse souligne que les grands événements – la crucifixion de Jésus, sa résurrection – n'auraient rien révélé s'ils n'avaient pas été accompagnés et suivis par des paroles : des paroles qui les annoncent, les racontent et les commentent. Si Dieu agissait de manière silencieuse, il n'y aurait pas de révélation. Dans cette perspective, la Bible prend une grande place : la révélation se trouve dans le discours, et non pas dans l'événement que relate le discours. La Bible n'est pas elle-même la révélation, mais elle est porteuse de la parole qui révèle Dieu.

27. La présence immédiate

Une tendance théologique pense que Dieu se révèle directement à l'homme, sans aucun intermédiaire. On peut parler ici de mysticisme, au sens de présence immédiate de Dieu. Ce type de révélation ressemble à un tête-à-tête où le croyant entre en communication directement avec Dieu. Cette révélation survient souvent comme l'aboutissement d'un long travail : un travail que Dieu anime et que le croyant entreprend.

28. Les doctrines révélées

Selon une certaine théologie, Dieu révèle des doctrines, des **dogmes** Glossaire 10. Il révèle un enseignement et communique un savoir : l'homme découvre le secret de toutes choses. Dans l'Antiquité, les premiers théologiens se prévalaient ainsi de posséder la » vraie philosophie « qui expliquait le monde, l'être humain et Dieu. Au Moyen-Age, les **scolastiques** Glossaire 31 ont distingué deux éléments dans la révélation : l'acte de Dieu qui rencontre les hommes et le contenu de ses paroles. Le croyant n'a alors accès qu'au contenu, qu'à la parole consignée dans la Bible. Peu de théologiens soutiennent cette thèse aujourd'hui : elle favorise une conception très intellectualiste de la foi qu'elle limite à un contenu doctrinal ; elle entend posséder une vérité qu'aucune science humaine ne saurait remettre en cause et enfin elle tente de faire de la Bible un livre unifié, à la parole limpide (les théologiens sont généralement d'accord pour dire que la Bible est plurielle et pluraliste, pleine d'oppositions qui font sens sans qu'on ait besoin de les nier).

29. Dieu se donne à connaître

Des théologiens ont soutenu que dans la révélation, c'est Dieu qui se donne à connaître lui-même : il manifeste qui il est. Dans sa révélation, c'est Dieu lui-même qui vient vers les hommes afin d'établir une relation vivante avec eux. Ici, la révélation s'identifie souvent à Jésus-Christ : elle se concentre en lui. La révélation devient donc un événement historique dont témoigne la Bible qui devient une sorte de document de la révélation.

30. Dieu révèle le salut

Une tendance théologique affirme que Dieu révèle aux hommes la vie authentique, véritable. Ici, la révélation a pour objet le salut : elle dit comment l'homme est sauvé et ce que signifie » être sauvé « . Là encore, il s'agit plutôt d'une rencontre existentielle avec Dieu mais qui ne donne pas d'informations sur Dieu, la rencontre assure le croyant de la présence de Dieu à ses côtés. L'objet de la révélation n'a alors plus rien d'un » savoir sur Dieu « , mais plutôt d'un » vivre avec Dieu « .

31. Dieu promet

Certains voient dans la révélation essentiellement une promesse : elle annonce ce que le monde et l'être humain sont appelés à devenir par l'action de Dieu. Ici, quand Dieu se révèle, c'est pour délivrer une promesse : Dieu met en marche vers le but qu'il annonce, vers lequel il conduit. Il ouvre le chemin vers son **Royaume** Glossaire 28. La révélation évoque alors ce qui n'est pas encore, elle se situe en décalage, à distance de la réalité. Elle ne coupe pas du présent, mais incite le croyant à transformer ce présent et à agir pour la réalisation de cette promesse.

Espace temps

1. Dieu évacué

Le thème de » l'absence de Dieu » traverse la tradition **judéo-chrétienne** Glossaire 17. L'histoire de la théologie montre que ce thème a toujours interrogé et produit nombre de réflexions parmi les commentateurs des Ecritures. Pourtant, on peut noter que cette » absence de Dieu » a marqué d'autres champs de pensée que celui de la théologie, notamment les champs du **savoir** Espace temps 2, de **l'histoire** Espace temps 3 et de la **morale** Espace temps 4.
Le processus de marginalisation de Dieu, commencé en Occident à la fin du Moyen-Age, s'est amplifié jusqu'à évacuer Dieu d'une large partie de la pensée. Loin de se ralentir, ce phénomène semble même s'accélérer et s'approfondir. Ce qui ne veut pas dire que les hommes ne réinvestissent pas du **sacré** Glossaire 29 dans certains autres aspects de leur vie. En effet, parallèlement à cette » évacuation de Dieu « , on peut remarquer des » phénomènes de divinisation « . Par exemple, si Dieu n'est plus un concept communément partagé, d'autres dieux semblent l'avoir remplacé (la suprématie du corps, de la réussite, de l'argent, etc.).

2. Le savoir

Jusqu'aux temps modernes (jusqu'aux 16e et 17e siècles), Dieu fondait le savoir : la théologie était la reine des sciences (les facultés de théologie dirigeaient d'ailleurs les universités) et l'Eglise veillait à cela. Le siècle des Lumières a fait voler en éclat définitivement cette mainmise. Ainsi, le 19e siècle a vu naître le positivisme et sa volonté de soumettre le Dieu des chrétiens à la raison des philosophes : la science est alors devenue l'ennemie de Dieu. C'est au 20e siècle que les rapports entre » savoir scientifique » et » conviction religieuse » se sont apaisés (notamment parce que la science et ses progrès ont aussi montré leurs limites). La grande majorité des chrétiens reconnaît désormais que la Bible n'a rien à dire sur le domaine de la physique ou de la biologie, de même que les théories scientifiques laissent la question de Dieu ouverte (indécidable). Dieu est donc évacué du » savoir » : le » croire » n'est plus une menace pour les sciences.

3. L'histoire

Dieu a été évacué de l'histoire humaine. **Auschwitz** Aller plus loin 7, et tout ce que ce lieu représente, a balayé les conceptions traditionnelles sur Dieu (notamment Dieu en tant que maître de l'histoire). Sur un tout autre plan, et plus simplement, l'histoire immédiate (celle de la vie sociale) a largement mis Dieu au silence : il n'est plus » ce qui compte « , » ce qui a de l'importance « . Par exemple, les fêtes chrétiennes inscrites dans le calendrier (Ascension, Pentecôte, Noël, etc.) ont depuis longtemps perdu leur signification chrétienne.

4. La morale

La **morale** Glossaire 11 a évacué Dieu : il n'est plus possible aujourd'hui de proposer une morale fondée religieusement et universellement normative. En effet, les sciences humaines ont montré qu'il existait des invariants parmi les différentes cultures : nul besoin des » 10 commandements » pour que le meurtre soit interdit, cet interdit (comme d'autres) forme le socle de toute culture humaine. Les préceptes moraux fondamentaux traversent les cultures et les religions. De plus, la mondialisation des informations permet de relativiser les choix moraux : ce qui est bon » ici « , ne

l’est pas nécessairement » là-bas « . La diversité des cultures, la complexité des situations interdisent de décréter des décisions morales valables pour tous et partout.

5. Le créationnisme

La Bible s’ouvre par un grand récit de la création qu’on considère généralement comme un **mythe** Glossaire 22. » Mythe » ne signifie pas » histoire fausse « , ou » mensongère « . Cela signifie que le récit n’entend pas raconter des événements mais faire entendre un message. La vérité d’un texte historique ou scientifique consiste dans sa conformité avec les faits. La vérité d’un mythe réside en ce qu’il parle du sens de l’existence au moyen d’une histoire fictive. Ainsi en va-t-il du récit biblique de la création : il cherche à dire une vérité des relations entre Dieu et le monde, entre Dieu et les hommes. On appelle » créationnistes » non pas ceux qui croient que Dieu est créateur, mais ceux qui défendent une interprétation littérale du récit de la création en six jours (Genèse 1). Ils estiment que ces passages bibliques racontent exactement ce qui s’est passé, qu’il faut voir dans ce chapitre le récit fidèle d’événements réels. Outre que cette position est taxée d' » absurde » et d' » obscurantiste » par la grande majorité des chrétiens – et théologiens -, elle disqualifie la recherche scientifique au nom d’une compréhension superstitieuse de la religion.

6. La liberté

Le protestantisme porte un regard sur la liberté tout à fait particulier. En effet, les Réformateurs, et particulièrement **Luther** Espace temps 14, en ont fait un de leurs thèmes privilégiés dans leur compréhension de la foi chrétienne. Les textes bibliques ne thématisent pas la liberté et n’en font pas un concept philosophique. Par contre, ils parlent de la liberté comme une expérience : la libération que le croyant éprouve dans sa rencontre avec Dieu. Ainsi, si l’être humain peut faire l’expérience de la liberté, c’est d’abord par l’action de Dieu qui le libère en vue d’une transformation de sa vie. Forts de cette lecture biblique, les Réformateurs n’auront de cesse de penser la liberté comme un don, s’offrant dans la foi. Ils affirmeront la liberté de conscience irréductible du chrétien et de tout individu, position qui les détachera nettement de la conception de l’autorité de l’Eglise développée alors par l’autorité catholique romaine.
La liberté des philosophes modernes (et particulièrement à partir de **Kant** Glossaire 18), se concevra sans Dieu. Ces concepts font alors de l’homme un être autonome qui ne reçoit pas sa liberté d’une transcendance mais de sa raison. Les théologiens reprendront ces conceptions pour articuler autrement » liberté » et » Dieu « . L’enjeu consiste alors essentiellement dans la manière dont on conçoit l’homme. Ou bien l’homme est un être à libérer, ou bien la liberté appartient à la nature humaine.

7. Dieu et l'histoire

Toutes les théologies chrétiennes s’interrogent sur les relations que Dieu entretient avec l’histoire, s’il s’y engage (ou non) et comment. Il existe de multiples positions. En théologie protestante, on tente cependant d’en distinguer trois :
Pour toute une famille théologique (notamment marquée par la pensée de **Luther** Glossaire 19*), l’histoire du monde manifeste avant tout l’ampleur du péché humain. Ici, Dieu ne gouverne pas le monde selon un plan préétabli. On insiste alors plus particulièrement sur l’histoire de l’individu croyant : l’histoire de ses espérances, de ses souffrances et de ses luttes. On parlera alors d’une vision existentielle de l’histoire.
Pour un autre courant de théologie protestante (notamment marquée par la pensée de **Calvin** Glossaire 5), Dieu dirige le monde et le mène où il l’a décidé de toute éternité. Le temps historique devient alors le temps que sa providence contrôle, le plus souvent à l’insu des hommes. Dans cette perspective, Dieu est le maître de l’histoire et son jugement est l’instance régulatrice de ce monde.
Pour un troisième courant de théologie protestante (notamment marquée par les courants

millénaristes Glossaire 20), il s'agit de sortir de l'histoire. Convaincu de l'imminence de la fin de l'histoire, le rôle du croyant est de hâter la **parousie** Glossaire 23 en se projettent déjà dans le Royaume de Dieu. Dans cette perspective, Dieu détermine la fin de l'histoire.
Ces théologies ne font que tracer des repères. Cependant, chacune d'elles suscite des attitudes éthiques et détermine différentes visions de l'Eglise. Penser l'histoire a des conséquences sur la manière dont on vit l'histoire. Quand on la pense contrôlée et dirigée par Dieu, on n'a pas la même conception de la responsabilité (et de la liberté) que quand on pense l'histoire autonome.

8. Le pouvoir absolu

Certains théologiens affirment que la puissance divine se caractérise par une potestas absoluta, un pouvoir absolu. Dieu veut et fait tout ce qui se produit dans le monde. Rien n'existe, rien n'arrive en dehors de ce qu'il a décidé. Sa volonté ne se heurte à aucune résistance : **il détient toute la puissance** Culture 3 et en a le monopole. Il n'existe pas d'autre puissance que la sienne : les hommes lui doivent donc leurs bonheurs et leurs malheurs, leurs réussites et leurs échecs. Les plus petits incidents comme le plus grand des événements viennent de lui. Cette manière d'envisager la puissance divine se trouve notamment chez **Calvin** Glossaire 5 qui insiste particulièrement sur la souveraineté de Dieu : » Posons le cas qu'un marchand, étant entré dans une forêt avec bonne et sûre compagnie, s'égare et tombe en une briganderie où les voleurs lui coupent la gorge. Sa mort n'était point seulement prévue par Dieu, mais était décrétée en son vouloir » (Institution de la Religion chrétienne,1,16,9). Calvin ne fait pourtant pas de la volonté de Dieu une excuse des méchants. Les brigands en question agissent conformément à ce que Dieu a décidé, mais ça ne diminue en rien leur culpabilité car ils assassinent non pas pour obéir à Dieu mais par méchanceté. Dans cette perspective, puisque Dieu décide de tout, le croyant doit considérer et recevoir comme un bien ce qui arrive, y compris les catastrophes et les meurtres. Seule l'ignorance fait que des événements apparaissent négatifs. Les hommes les jugent tels parce qu'ils ne voient ou ne connaissent qu'un côté des choses : ils ne connaissent pas les raisons de Dieu. Quand le mal l'atteint, le calviniste déclarera donc : » Dieu me frappe, même si j'en souffre atrocement, même si je ne le comprends pas, ma foi me persuade qu'il le fait en vue de mon bien, par amour et sollicitude pour moi « .

9. Le " tout pouvoir "

Certains théologiens estiment que tout est possible à Dieu : il est omnipotent. Rien ne limite ni ne borne son pouvoir. Il peut imposer sa volonté en toutes circonstances, intervenir dans l'histoire et faire agir chacun selon son désir. Pourtant, Dieu a décidé de ne pas exercer ce pouvoir, parce qu'il tient à avoir affaire à des êtres libres, qui l'aiment et l'écoutent de leur propre chef et non par contrainte. Dans cette perspective, Dieu ne veut pas le mal, mais le permet : il tolère ce mal parce qu'il désire que ses créatures soient des personnes capables de prendre parti, de s'engager et non de vivre comme des marionnettes.
Cette thèse est très ancienne, elle a pourtant été reprise au 20e siècle par des théologiens comme Emil **Brunner** Glossaire 3. Selon lui, pour que l'homme soit libre, Dieu accepte de ne pas exercer sa puissance. Dieu se vide d'une partie de lui-même, abandonne son infinité en faveur du monde et de l'être humain (c'est ce qu'on appelle une kénose, acte de se vider, de se dépouiller). Dans cette perspective, on affirme pourtant que Dieu intervient dans le monde. Il le ferait par des actes ponctuels : dans certains cas exceptionnels, Dieu opère des miracles et intervient directement. Il utiliserait aussi le mal : il s'en sert pour faire sortir un bien (comme à la Croix, vu comme un mal que Dieu utilise pour produire un bien). Nombreux théologiens se sont attaqués à cette thèse. Par exemple, Wilfred **Monod** Glossaire 21 montre qu'une telle omnipotentia de Dieu n'assure nullement la liberté des hommes. Pour illustrer, il cite le cas des catastrophes naturelles qui ne préservent en rien la liberté de choix des victimes.

10. La puissance indestructible

Certains théologiens envisagent le monde comme un champ de bataille où s'affrontent des forces antagonistes. La Bible parle de toutes sortes de puissances, humaines ou démoniaques, qui s'opposent à Dieu et qui, pour le moment, le tiennent en échec (**Ephésiens 6**,10-20 ou **Apocalypse 2**,14-16). Par exemple, dans la parabole de l'ivraie (**Matthieu 13**,24-30), des théologiens y lisent un Dieu propriétaire qui ne dirige pas sa propriété et dont les employés ne respectent pas les ordres au point que Dieu en perd son autorité. Dans cette perspective, Dieu ne veut pas et ne permet pas tout ce qui se passe : quantité de choses existent et arrivent sans qu'il puisse les empêcher. Dieu se trouve pris dans une sorte de combat contre les forces démoniaques qui lui résistent et s'opposent à lui. Sa puissance est pour le moment limitée mais le croyant est assuré que rien ne parviendra à la vaincre ou à la détruire : Dieu finira par l'emporter. Le lien qui unit l'homme à Dieu – la foi – crée et suscite une force suffisante pour faire face, pour résister à tout ce qui agresse et fait souffrir. Selon cette thèse, la puissance de Dieu donne l'assurance que » ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs ni celles des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, notre Seigneur » (**Romains 8**,38-39).

11. L'impuissance de Dieu

Certains théologiens refusent l'idée même que Dieu détiendrait une quelconque puissance. Ils affirment une radicale impuissance de Dieu. Loin de parler d'un Dieu souverain, le Nouveau Testament insiste selon eux sur l'humilité et la faiblesse divines. La véritable image de Dieu est Jésus-Christ, condamné à mort, supplicié et crucifié et non la figure triomphante et majestueuse d'un Hérode ou d'un César. Dieu ne dispose d'aucune puissance. Pour qualifier cette position, on parle souvent de » théologie de la Croix » : la croix révèle l'être véritable de Dieu, alors que la théologie de la gloire spécule sur un Dieu philosophique qui a pour attribut principal la puissance.
Des théologiens comme Wilfred **Monod** Glossaire 21 (1867-1943) ou Dietrich **Bonhoeffer** Glossaire 2 (1906-1945) ont insisté sur cette idée d'un Dieu impuissant, souffrant. Par exemple, Dietrich **Bonhoeffer** Glossaire 2 réfléchit sur la place et la fonction de Dieu dans le monde et dans l'existence du croyant et selon lui, l'impuissance de Dieu comprend au moins deux aspects. D'abord, elle oblige à vivre dans le monde sans Dieu, c'est-à-dire sans compter sur des secours et des interventions surnaturelles, sans s'attendre qu'à chaque instant il intervienne. C'est une invitation à agir de manière responsable. Ensuite, Dieu aide précisément parce qu'il est faible et souffrant. Il apparaît non pas comme un magicien qui règlerait du dehors les problèmes, mais comme celui qui les partage, les vit et les porte. Son exemple aide le croyant à porter ses échecs et ses douleurs : Dieu se fait proche. Le Dieu faible et souffrant aide le croyant à renoncer à son rêve de toute puissance qui manifeste son refus d'accepter sa condition humaine.

12. Père, Fils, Esprit

La Bible parle de Dieu comme un Père, elle parle également de son Esprit, et de son Fils, mais ne dit pas grand chose de la nature des relations qui unissent ces trois personnes. Le **dogme** Glossaire 10 de la Trinité naît plus tard, au moment où différentes positions s'affrontent.
Dès les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens sont critiqués par des juifs pour lesquels la foi au Fils de Dieu **incarné** voir entrée Incarnation est une attaque directe contre le monothéisme. Ils reprochent aux chrétiens de confesser une foi en deux dieux (d'être di-théistes) : Dieu le Père et Jésus-Christ le Fils. D'un autre côté, à cette même époque, les Grecs, les païens, les philosophes trouvent que l'incarnation et la mort du Fils de Dieu est une absurdité par rapport à l'idée même de Dieu. Ils estiment être une folie qu'un Dieu se fasse homme non pour devenir un héros mais un serviteur qui subit la condamnation réservée aux esclaves (la crucifixion). De plus, les premiers chrétiens doivent gérer des oppositions internes : certains chrétiens pensent que Jésus-Christ n'avait rien d'humain, il n'aurait eu qu'un corps apparent comme celui d'un fantôme (cette position est appelée docétisme), d'autres chrétiens pensent que Jésus n'avait rien de divin et qu'il ne serait qu'un

homme comme les autres (c'est la pensée d'Arius qui a donné naissance à ce qu'on appelle l'arianisme).
C'est pour trancher parmi ces positions que se tient le concile de Nicée en 325, puis celui de Constantinople en 381. Ces conciles vont rédiger une **formulation trinitaire** Espace temps 13.

13. La Trinité

Les **conciles** Glossaire 7 de Nicée en 325, puis de Constantinople en 381, vont affirmer que Dieu est un et trine (divisé en trois) à la fois : Dieu est trine dans ses personnes, et unique dans son essence. Entre le Père, le Fils, et l'Esprit, on parle » d'union sans confusion, de distinction sans séparation « . Ils sont tous les trois, dans l'unité et la distinction, l'unique vrai Dieu. Après Nicée-Constantinople, les **Pères** Glossaire 25 de l'Eglise se sont beaucoup penchés sur le sens exact des termes personnes ou hypostase, et essence ou nature, dans des débats qui semblent plus oubliés aujourd'hui.
Cela n'enlève rien à l'intérêt de la formulation trinitaire dont on peut souligner au moins deux aspects.

- Le premier est que ce dogme affirme parfaitement ce que Dieu n'est pas : le Père n'est pas un créateur qui se serait retiré de sa création en laissant les hommes seuls. Le Fils n'est ni un homme qui aurait particulièrement bien compris qui est Dieu, ni un Dieu qui aurait fait semblant de devenir un homme. L'**Esprit** voir entrée Esprit n'est pas l'esprit religieux des hommes qui cherchent Dieu.
- Le second aspect est que le symbole trinitaire rend compte de la continuité de l'action de Dieu parmi les hommes. L'unité trinitaire annonce que le Dieu créateur est le même que le Dieu qui s'implique dans la création en Jésus-Christ, et qu'il est le même que le Dieu qui s'adresse aux hommes aujourd'hui par son Esprit.

14. Luther et la liberté

Dans son Traité de la liberté chrétienne, Luther insiste sur la liberté comme un don, comme une liberté reçue et non pas conquise. Il expose ainsi une tension devenue célèbre : » Le chrétien est l'homme le plus libre ; maître de toutes choses, il n'est assujetti à personne. L'homme chrétien est en toutes choses le plus serviable des serviteurs ; il est assujetti à tous « . Dans cette perspective, la liberté véritable ne consiste pas à être autonome ni même à se détacher des contingences liées à la condition humaine. Il s'agit d'être libéré intérieurement et dans ce cas, la liberté consiste à placer le fondement de sa vie en dehors de toutes ces contraintes, en Dieu.

Textes bibliques

1. Dieu, ses noms

Dans la Bible, on trouve plusieurs manières de nommer Dieu. De plus, l'Ancien Testament ayant été écrit dans la langue hébraïque et le Nouveau Testament dans la langue grecque, les traductions en latin puis en français de ces noms ont donné une multitude de dénominations. On peut essayer de présenter ainsi les plus utilisés selon leurs correspondances. Dieu reçoit bien d'autres noms symboliques – notamment dans les Psaumes – comme » berger « , » rocher « , » Sauveur « , etc. :

Hébreu	**Grec**	**Latin**	**Français**
Yhwh Textes bibliques 13	Kyrios	Dominus	Seigneur
Yhwh Sabaoth Textes bibliques 14	Kyrios pantocratôr	Dominus exercituum	Dieu des armées
Elohim Textes bibliques 15	Theos	Deus	Dieu
Adonaï Textes bibliques 16	Kyrios	Dominus	Seigneur
Shaddaï Textes bibliques 17	Pantocratôr	Omnipotens	Le Tout-Puissant
Elyôn Textes bibliques 18	Hupsistos	Altissimus	Le Très-Haut

2. La création

La création est une notion fondamentale de la Bible. Elle soulève la question de l'origine du monde et de l'homme. La Bible n'élabore pas de discours scientifique mais théologique : pourquoi Dieu a-t-il créé l'univers et l'homme ? Les théologiens reconnaissent deux grandes affirmations bibliques.

- Dieu est présenté comme étant sans cesse **créateur** Textes bibliques 19.
- Il prépare une **nouvelle création** Textes bibliques 20

3. La résurrection de Lazare

Dans le récit de la mort de Lazare, le récit dit à plusieurs reprises que Jésus » frémit en son esprit « . Cette expression est utilisée pour parler d'une émotion forte qui est généralement proche de la révolte. Les Evangiles témoignent donc d'un Jésus qui n'accepte pas le malheur, la maladie et la mort mais qui les combat là où il les rencontre. Lorsqu'il apprend la mort de son ami Lazare, Jésus ne tient pas de discours explicatifs sur le mal, mais ressent ce malheur. **Jean 11**,1-44

4. Le cri du malheureux

Psaume 22,2-12
Ce psaume est donc un chant qui exprime avec force le malheur d'un homme. Il s'agit littéralement d'un cri de douleur et de désespoir adressé à Dieu. Ce cri appelle au réconfort, à la justice mais surtout réclame la présence de Dieu. Au travers de cet appel, l'homme témoigne tout en même temps de sa profonde détresse et de sa confiance en ce Dieu qui lui restera, malgré tout, fidèle.

5. L'amour dans l'Ancien Testament

L’amour affection (en hébreu, *ahaba*) : c’est la tendresse, l’attachement – par exemple » Tu aimeras le Seigneur ton Dieu « **Deutéronome 6**,5
L’amour bonté (en hébreu *hèsèd*) : c’est le désir de faire du bien à quelqu’un envers qui on est engagé, parent, enfant, ami. Or, l’amour de Dieu et d’Israël est caractérisé par l’alliance qui les unit. Comme dans un couple, cette alliance doit assurer l’identité et le bonheur de chacun, grâce aux engagements réciproques de fidélité. Dieu, qui a l’initiative de l’amour, promet à son peuple la bénédiction (la réussite) et le salut (la libération). En retour, celui-ci lui accorde sa confiance, à l’exclusion des autres dieux. *Hèsèd* peut se traduire par bonté, bienveillance, fidélité qui définit les bases de cette alliance.
L’amour compassion (en hébreu *hanan* ou *raham*) : ces deux verbes sont souvent appliqués à Dieu envers les hommes, » Dieu de tendresse (*raham*) et de pitié (*hanan*), lent à la colère « **Exode 34**,6. On n’hésite pas à attribuer à Dieu ce langage considéré comme plutôt maternel (**Esaïe 49**,15)

6. L'amour dans le Nouveau Testament

On ne retrouve pas la variété du vocabulaire de l’Ancien Testament. A partir de Jésus, Dieu veut ouvrir la relation d’alliance à tous les hommes. Pour traduire ce caractère exclusif d’un amour qui se donne, les évangiles utilisent le terme grec *agapè*, avec toute sa dimension affective (qui a donné *dilectio* ou *caritas*, » charité » en latin). *Agapè* traduit à la fois l’amour-affection et l’amour-bonté. Mais l’amour-compassion est rendu en grec par *éléos* (cf. *Kyrié élèison* : » Seigneur, prends pitié «). La mission de Jésus a consisté à montrer à ses disciples la force nouvelle de cet amour filial, union intime entre le Père et lui, désigné aussi par le mot *agapè*. C’est le même mot qu’on retrouve pour désigner l’union entre Jésus-Christ et les hommes (**Jean 15**,9), et entre les hommes eux-mêmes (**Luc 10**,27). Quant à la célèbre affirmation » Dieu est amour » qu’on trouve dans **1Jean 4**,8, elle reprend ce mot, agapè, qui traverse donc l’ensemble du Nouveau Testament.

7. L'entrée à Jérusalem, le malentendu

Matthieu 21,1-11 Ce passage biblique inaugure la dernière période de la vie de Jésus : il entre à Jérusalem, ville où il sera crucifié. Matthieu raconte cette entrée dans la capitale religieuse comme l’accomplissement des prophéties qu’on trouve dans l’Ancien Testament (notamment celle en **Zacharie 9**,9). Il décrit un Jésus acclamé et reconnut comme » Seigneur » et » Fils de David « . Cette même foule criera pourtant » A mort ! » lors de son jugement. Une des lectures qu’on peut faire de ce passage relèverait l’ambiguïté de ce que la foule espérait de la venue du Messie. On pourrait ainsi relever que le peuple attendait un sauveur qui le libère concrètement de l’oppression romaine (à l’image de la libération de ses ancêtres lorsqu’ils étaient esclaves en Egypte). Leur déception l’aurait alors conduit à faire mourir Jésus pour ne pas avoir été ce sauveur glorieux et puissant qu’ils imaginaient.

8. La prière de Jésus

C’est dans l’évangile selon Jean que l’intimité qui unit Jésus à Dieu est racontée de la manière la plus frappante. Dans ce passage, Jésus prie son Père en associant ses disciples à cette filiation : le croyant entre dans la communion qui existe entre le Père et son Fils.
Jean 17,1-26

9. Le serviteur souffrant

Esaïe 42,1-7 A plusieurs reprises dans le livre du prophète Esaïe, on trouve la description d’un serviteur qui serait pleinement et véritablement le porte-parole de Dieu. On ne sait pas exactement

qui est ce serviteur, d'ailleurs son identité semble ne pas être la même selon les passages (il désigne même parfois le peuple d'Israël en son ensemble). Ces passages, au style poétique, ont longtemps été lus par les chrétiens comme l'annonce explicite de la venue de Jésus parmi les hommes. Il décrive en effet un serviteur faible et humilié qui obéira à la Parole de Dieu quitte à subir les pires châtiments de la part des hommes. On retrouvera également des versets issus de ces poèmes dans les évangiles (notamment celui selon Matthieu, par exemple en **Matthieu 12**,18-21)

10. " Je suis le Chemin "

Jean 14,6-10 A travers ces versets, Dieu est donné » à voir » par Jésus : Jésus est dans le Père et le Père est en lui. Cette proximité de Dieu par son Fils bouleverse les disciples mais les plonge aussi dans l'interrogation. La présence » physique » de Jésus ne semble pas combler leurs attentes ou tout du moins leurs questionnements. Ainsi, on pourrait lire dans cette parole de Jésus – » Je suis le chemin et la vérité et la vie » – une invitation non pas à » acquérir » une connaissance de Dieu, mais à » cheminer » à ses côtés.

11. Dieu le Père dans l'Ancien Testament

Toutes les religions transposent chez les dieux les réalités humaines et sociales essentielles, à commencer par la paternité et la maternité. Par exemple, le nom de Jupiter vient de Zeus-pater, » Zeus père » ; les idolâtres déclarent à leurs dieux : » Tu es mon père ! […] C'est toi qui m'as enfanté » (**Jérémie 2**,27). La Bible présente le Dieu d'Israël comme père, mais avec des réserves. Dans l'Ancien Testament, le père (ab en hébreu) n'est pas seulement celui qui féconde la mère et donne la vie ; il est aussi le chef de la famille (la » maison du père » **Genèse 12**,1). Il est, avec la mère, l'éducateur des enfants et ceux-ci doivent respecter leurs parents, les honorer (**Exode 20**,12). Le nom de père est aussi donné à ceux qui ont autorité sur un groupe. Les » pères » sont les ancêtres, notamment les trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob (**Exode 3**,15). Abraham est dit » père des croyants » (**Romains 4**,11), car les juifs et les chrétiens héritent de la promesse qu'il a reçue. Le roi est appelé » père » du peuple (**Esaïe 9**,5). Un prêtre juif (**Juges 17**,10) ou un rabbi peuvent recevoir ce titre (ce que refusera Jésus – **Matthieu 23**,9 -).
Parce qu'il l'a libéré d'Egypte, Dieu appelle son peuple » mon fils premier-né » (**Exode 4**,22-23). Tout l'exode peut être perçu comme l'éducation du peuple, comme celle d'un fils par son père (**Deutéronome 8**,5). Dieu se montre plein de tendresse (**Osée 11**,1-4) ; d'où sa souffrance devant l'ingratitude de ses enfants (**Osée 11**,8-9 ; **Jérémie 3**,19). Le titre de » fils de Dieu » est d'abord donné au roi (**2Samuel 7**,14), puis au peuple converti (**Osée 2**,1). Rares et tardives sont les prières qui appellent Dieu Père (**Esaïe 63**,16), car le judaïsme a résisté au langage des autres religions où dieux et déesses s'unissent et deviennent pères et mères. Pour parler de Dieu père d'Israël, on emploie aussi parfois des images maternelles (**Nombres 11**,11-15 ; **Esaïe 49**,15 et **Esaïe 66**,13)

12. Dieu le Père dans le Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament, Jésus révèle un Père plein de tendresse pour ses enfants, comme dans la parabole du père et de ses deux fils (**Luc 15**,11-32) ; on ne peut avoir Dieu pour Père sans traiter le prochain en frère. Il est paternel envers chacun (**Matthieu 6**,32 ; **Matthieu 7**,11). Jésus est pratiquement le seul, dans le judaïsme ancien, à oser appeler Dieu familièrement : » Père, mon Père » (en araméen : Abba – **Marc 14**, 36), révélant ainsi son intimité unique avec lui. Il parle aux disciples de » votre Père » et leur apprend à prier » Notre Père » (**Luc 11**,2). Lors de son baptême et de sa transfiguration, la voix du Père le nomme » mon fils bien-aimé » (**Marc 1**,11 ; **Marc 9**,7). C'est surtout dans l'évangile de Jean que Jésus parle de sa relation filiale totalement confiante (**Jean 14**,9-10). Jésus ouvre cependant cette relation aux disciples (**Jean 14**,23). Pour l'apôtre Paul, le Père de Jésus a fait des chrétiens des enfants d'adoption (**Ephédiens 1**,5-6) ; il a donné son Esprit aux croyants qui fait d'eux des fils et les fait prier en disant » Abba, Père ! » (**Romains 8**,14-17)

13. Yhwh

Dieu révèle son nom à Moïse lors de la vision du buisson ardent : » Je suis celui qui suis/est » (**Exode 3**,14). C'est un Dieu personnel qui se présente à lui, le Dieu des patriarches, qui veut intervenir pour libérer son peuple opprimé en Egypte et le mener vers la Terre promise. Par respect pour ce nom divin – peut-être Yahwéh ou Yahoh ? – le peuple juif ne le prononce plus. Les quatre consonnes YHWH (ou tétragramme), sont remplacées à la lecture par Adonaï. C'est le nom divin le plus employé dans l'Ancien Testament (6828 fois dans sa forme complète).

14. Yhwh Sabaoth

Le tétragramme Yhwh est parfois accompagné du complément de nom tsevaôt (qu'on transcrit Sabaoth), qui est le pluriel de tsava : armée : » Dieu des armées » (utilisé 484 fois dans la Bible). Quelles sont ces armées ? Anciennement les armées d'Israël (**1Samuel 17**,45), mais ensuite les armées célestes : les astres et les anges qui exécutent les ordres de Dieu (**Psaume 103**,20-21) et le chantent (**Luc 2**,13). Ce sens exprime sa maîtrise sur la création. C'est pourquoi on traduit » Dieu des armées » ou alors » Dieu de l'univers « .

15. Elohim

El désigne la divinité, en particulier le grand dieu, le père des dieux, chez les peuples voisins d'Israël. Son nom vient de la racine oul, » être puissant « . Dans la Bible, le pluriel Elohim sert à nommer le Dieu unique en disant sa grandeur, sa plénitude, son excellence. Après Yhwh, c'est le nom divin le plus employé dans la Bible (2600 fois).

16. Adonaï

A la place de Yhwh, par respect pour le nom propre de Dieu, on dit Adonaï, » Mon Seigneur » ou Adôn, » Seigneur » (773 fois dans la Bible). Ce mot est aussi employé au sens profane pour désigner un roi, ou le maître d'un domaine ou d'une maison avec des serviteurs.

17. Shaddaï

L'origine de ce nom ancien est incertaine : peut-être celui d'un dieu des montagnes ? Ce nom plus rare (51 fois dans la Bible), est surtout employé dans la **Genèse 17**,1 et dans **Job 5**,17. Sa traduction en grec est souvent Pantocratôr, » le Tout-Puissant « .

18. Elyôn

Cet adjectif (51 fois dans la Bible) est souvent précédé de Yhwh ou d'Elohim (ou de El). Il dérive du verbe 'alah, » élever » ; d'où la traduction en grec par hupsistos, » Très-Haut « . Ce nom évoque les hauteurs célestes où Dieu habite (**Genèse 14**,18-20), et d'où il domine tous les dieux (**Psaume 97**,9). Sa dimension royale permet de proclamer la royauté de Yhwh : » Le Seigneur est le Très-Haut, le redoutable, le grand roi sur toute la terre » (**Psaume 47**,3).

19. La création actuelle

» Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (**Genèse 1**,1) : ce verbe » créer » (bara en hébreu) n'a jamais d'autre sujet que Dieu, lui seul est créateur. L'univers et tous les êtres qui l'habitent sont l'oeuvre de Dieu. Pour la Bible, la création n'est pas seulement » au commencement « , mais elle continue, incessante : » Tu envoies ton souffle, ils sont créés ; tu renouvelles la face de la terre » (**Psaume 104**,30). Dans ce monde radicalement dépendant de Dieu, l'homme a reçu une mission particulière : continuer l'œuvre créatrice de Dieu. L'homme est en effet institué partenaire de Dieu : » Qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui ? […] Tu en as presque fait un dieu : tu le couronnes de gloire et d'éclats ; tu le fais régner sur les œuvres de tes mains ; tu as tout mis sous ses pieds » (**Psaume 8**,5-7).

20. La nouvelle création

Les prophètes annoncent que Dieu prépare une nouvelle création : » En effet, voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle ; ainsi le passé ne sera plus rappelé » (**Esaïe 65**,17). Les images grandioses des apocalypses rappellent aux croyants que ce monde n'est pas éternel et qu'il est appelé, comme tous les vivants, à connaître une fin (**Apocalypse 21**,1). Jésus l'annonce également : » Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas » (**Marc 13**,31). De plus, l'apôtre Paul explique que » [La création] est livrée au pouvoir du néant […] elle garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu » (**Romains 8**,20-21). C'est en ce sens que les théologiens pensent que Jésus a inauguré une création nouvelle : » Aussi, si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là. » (**2Corinthiens 5**,17).

Aller plus loin

1. " Je crois en l'homme, dit Dieu "

Parmi les confessions de foi contemporaines, les chrétiens peuvent rencontrer celle-ci qui utilise l'expression » croire en l'homme « . Placée dans la bouche de Dieu, cette expression entend surtout rappeler combien Dieu ne désespère pas des hommes et entend, malgré tout, leur garder sa fidélité. Ici, les expressions utilisées sont volontairement exagérées, elles choquent.

Je crois en l'homme, dit Dieu, cette ordure,
Je crois en l'homme ce fumier,
Ce sable mouvant, cette eau morte.
Je crois en l'homme ce tordu,
Cette vessie de vanité.

Je crois en l'homme cette pommade,
Ce grelot, cette plume au vent,
Ce boute feu, ce fouille merde,
Je crois en l'homme, ce lèche sang.

Malgré tout ce qu'il a pu faire de mortel et d'irréparable.
Je crois en lui pour la sûreté de sa main,
Pour son goût de la liberté
Pour le jeu de sa fantaisie
Pour son vertige devant l'étoile.

Je crois en lui pour le sel de son amitié
Pour l'eau de ses yeux
Pour son rire
Pour son élan et ses faiblesses.

Je crois en lui à tout jamais
Pour une main qui s'est tendue
Pour un regard qui s'est offert.

Et puis surtout et avant tout
Pour le simple accueil d'un berger.

2. Les théologies féministes

Article d'Elisabeth Parmentier paru sur le site : http://www.protestants.org

» Les théologies féministes sont nées aux Etats-Unis dans le sillage des mouvements d'émancipation et des mouvements pour l'ordination des femmes des années 1965, et ont été importées en Europe 10 ans plus tard. Cette réflexion a également gagné les pays du Sud, où se développent des théologies féministes plus « contextuelles » (« womanistes » = Afro-Américaines, « mujerista » = femmes hispaniques aux Etats-Unis). La diversité des positions et des évolutions encourage à décliner ces théologies au pluriel. La cohérence interne du mouvement se noue au « point de souffrance » qu'est « l'oppression », ou le « sexisme » aux formes multiples : « Les femmes sont considérées comme opprimées, au moins au sens où leur vie est « déterminée par d'autres » (Halkes), qu'elles y jouent des rôles « fixés » (Moltmann-Wendel), qu'elles y sont les « autres » selon Simone de Beauvoir (Ruether), « exclues » (Ruether, Halkes, Russell) ou « marginales » (Daly) (1). Le qualificatif de « féministe » enlève à la théologie sa normalité, signalant par sa présence la protestation des femmes, leur « parti-pris pour les défavorisés », et leur solidarité (« sororité »). Leur expérience conduit à un processus de conscientisation et de déplacement des rôles et des normes

fixés par l'éducation, la culture, la société, l'Eglise, pour une « contre-culture ». Ces théologiennes interrogent la Bible, l'histoire de l'Eglise et l'histoire du salut sur leur capacité à être non seulement une his-story mais aussi une her-story, histoire au féminin. Ces théologies « des femmes pour les femmes » se sont caractérisées à leurs débuts comme un « mouvement de libération », un « atelier », une « expérience », refusant toute généralisation. Depuis, avec le travail académique et les publications multiples, une réflexion plus systématique et une autocritique féministe se développent (2).
La spécificité de ces théologies se dessine dans la déconstruction critique du langage, des modèles et des interprétations de la tradition chrétienne. Le système théologique tout entier, considéré comme « androcentrique », est « revisité »: le caractère normatif de la Bible, son autorité, son inspiration divine, son canon sont remis en question. Dieu à l'image trop exclusivement masculine (Père, roi, Seigneur, etc.) est soupçonné d'injustice, d'oppression et de complicité avec le système androcentrique, ce qui entraîne une recherche pour dire le divin au féminin. Jésus Christ n'est plus considéré comme seul Sauveur, les croyant(e)s pouvant par leur engagement pour la paix, la justice et l'amour, contribuer à transformer les mentalités et le monde. L'Eglise et sa tradition, ses rituels et des structures hiérarchiques, sont repensées en termes de « tables rondes » ou « tables d'hospitalité » ouvertes aux marginalisés et aux défavorisés (3). »

1. Herlinde Pissarek-Hudelist, « Feministische Theologie. Eine Herausforderung? », Zeitschrift für katholische Theologie 103, 1981, p.289-308 et 400-425 (p.400).
2. Ouvrages majeurs traduits en français: Schüssler Fiorenza, Elisabeth, En mémoire d'elle. Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe, Paris : Cerf, 1984 ; Carr, Anne, La femme dans l'Eglise. Tradition chrétienne et théologie féministe, Paris : Cerf, 1993 ; Moltmann, Elisabeth et Jürgen, Dieu homme et femme, Paris : Cerf, 1984.
3. Pour une vision d'ensemble, cf. Wörterbuch der feministischen Theologie, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 1991, ou la revue Concilium ; Parmentier, Elisabeth, Les filles prodigues. Défis des théologies féministes, Genève : Labor et Fides, 1998

3. Théologie de la mort de Dieu

Philippe Aubert

« Les théologies dites de la 'Mort de Dieu', ont trouvé leur expression la plus originale dans les années 1960 aux Etats-Unis. Sans toujours s'en réclamer explicitement, elles sont souvent la transcription au plan théologique de problématiques déjà exprimées en philosophie, ou en littérature.
Feuerbach, Nietzsche, Marx et Sartre pour la philosophie, Heine, Dostoïevski, Camus et Bernanos pour la littérature. Malgré des analyses profondément différentes, ces œuvres se caractérisent par leur critique de Dieu, de la religion, ou parfois plus particulièrement du christianisme. En règle générale, l'expression « Dieu est mort », n'affecte pas la divinité – on se demande bien d'ailleurs comment l'homme pourrait être informé d'un tel événement – elle exprime que notre culture s'est maintenant émancipée des croyances traditionnelles. Cette émancipation s'explique par de multiples phénomènes: les progrès de la connaissance scientifique, la philosophie de l'Histoire, une nouvelle compréhension existentielle de l'individu etc.
Sur le plan théologique, c'est Gabriel Vahanian qui lança le mouvement par son livre: « La Mort de Dieu », publié en 1957 aux Etats-Unis. L'auteur se livre à une critique radicale de la religiosité américaine qui n'est que l'aboutissement d'un des travers du protestantisme. Dans ce cadre, le christianisme et ses valeurs se sont totalement confondus avec les valeurs du siècle. Alors que Dieu est toujours pour la Bible, le Tout Autre, il est devenu une sorte de gadget culturel qu'on utilise au même titre que d'autres concepts, « l'american dream » par exemple. Ce que stigmatise Vahanian, c'est le paradoxe dans lequel se trouve aujourd'hui le christianisme. On peut dire que sa réussite culturelle est responsable de la « Mort de Dieu », du Dieu de la Bible, qui s'il est toujours un Dieu pour le monde, ne se confond jamais avec le monde. A la suite du mouvement initié par Vahanian, William Hamilton a voulu radicaliser plus encore la théologie de la Mort de Dieu. Il critique le discours traditionnel de la foi, et montre que face aux souffrances humaines et aux catastrophes de l'Histoire, la doctrine classique reste inadaptée. Pour finir, Dieu s'éloigne de plus en plus de l'homme, il s'efface, disparaît, et meurt.
Dans une seconde étape, Hamilton glissera vers l'athéisme.
L'homme n'a plus besoin de Dieu, il est devenu un être majeur. Reste un attachement au Christ qui

devient le maître spirituel par excellence, il incarne l'amour et la liberté à la perfection. Hamilton parle alors de christianisme athée qui doit être une véritable délivrance, et l'origine d'une nouvelle vie chrétienne. La « Mort de Dieu » est ici comprise comme une libération de Dieu. D'autres auteurs comme Van Buren, Cox, Altizer reprendront ce thème. Ces différentes critiques ne font que poser le problème de la signification du message chrétien dans le monde moderne. Certains auteurs ont emprunté des chemins qui les ont menés dans l'impasse. D'autres comme Vahanian ont développé toute une théologie sur cette base, incorporant à leur réflexion des phénomènes comme la sécularisation, la technique etc. »

http://www.protestants.org/index.php?id=32580

4. La folie de Dieu

Piguet Henri La folie de Dieu – Lettre de Paul aux chrétiens d'aujourd'hui **1Corinthiens 1-4** Lausanne Moulin 1991 p : 58-59.
Dans cet ouvrage, l'auteur propose une lecture des quatre premiers chapitres de la première épître de Paul aux corinthiens. Il s'appuie alors sur le langage de l'apôtre pour décrypter ce qu'il entend réellement par » folie et faiblesse de Dieu « . L'auteur entend réaffirmer la pertinence de ce discours auprès de ses contemporains qui, à l'image des corinthiens, ont bien du mal à envisager Dieu en termes de faiblesse.
 » Moïse, Jérémie et les Psaumes témoignent à l'égard du Dieu tout-puissant d'une étonnante liberté de langage. Jamais, cependant, les auteurs bibliques n'avaient laissé entendre que Dieu puisse être sujet à la faiblesse. C'est dire à quel point Paul a dû choquer ses lecteurs en faisant état de la faiblesse de Dieu (1/25). Choquante pour les Grecs autant que pour les Juifs de l'époque, cette expression l'est aussi pour le lecteur moderne. Preuve en soit la traduction en Français courant, qui en atténue l'impact en interprétant : « Ce qui paraît être la faiblesse de Dieu ». Rien pourtant, dans le texte, ne nous autorise à penser que cette faiblesse de Dieu ne serait qu'une apparence. Paul aurait sans doute protesté vigoureusement contre cette interprétation minimisante, comme il l'aurait fait pour la même raison contre ceux qui, plus tard, ont insinué que Jésus, sur la croix, n'était qu'en état de mort apparente. […] Cependant Paul, visiblement, veut choquer. Il veut choquer parce que le message de la croix est choquant. Le messie crucifié est compris par les Juifs comme un scandale (1/23). Scandale que le messie ait été mis au rang des pires criminels ? Scandale, plutôt, que l'on ose appeler messie un blasphémateur, un condamné à mort, un crucifié voué à la malédiction (cf. **Deutéronome 27**,**26** et **Galates 3**,**13**). Or, Paul veut démontrer que si la crucifixion du Christ a pour cause le péché de l'homme, elle n'en fait pas moins partie du plan de Dieu, en raison même de ce qui est faible en Dieu. Paul affirme d'ailleurs tout aussitôt que ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes (1/25). Dieu est le plus fort jusque dans sa faiblesse. Sur la croix se révèle la faiblesse du Père dans l'extrême faiblesse du Fils. Elle ne marque pas pour autant le triomphe de Caïphe et de Pilate ; elle indique au contraire l'accomplissement du plan de Dieu, car Dieu demeure le tout-puissant. Paul n'en a jamais douté : le messie crucifié qu'il prêche est, pour ceux qui sont appelés…, le Christ, puissance de Dieu (1/24). Il ne faudrait pas cependant que cette conscience de la puissance victorieuse de Dieu fasse oublier trop tôt sa surprenante faiblesse. Si la faiblesse de Dieu, pour parler comme nos versions traditionnelles, peut dérouter l'homme moderne, le confirmer dans son mépris pour un dieu inopérant ou le décevoir dans son attente d'une divinité qui le serve dans son propre désir de puissance, elle peut aussi l'émouvoir. «

5. La foi

Luther Brève explication de la foi, (La Pléiade) Paris Gallimard 1999 p. 417 :
 » La foi se divise en trois points principaux selon lesquels sont énumérées les trois personnes de la sainte et divine Trinité, le premier se rapportant au Père, le second au Fils, le troisième au Saint-Esprit, car c'est là le plus haut article dans la foi, en lequel sont contenus les autres.
Il faut noter ici qu'il existe deux manières de croire. D'une part, croire au sujet de Dieu : c'est le cas lorsque je crois que ce que l'on dit de Dieu est vrai, de la même façon que lorsque je crois qu'est vrai ce que l'on dit du Turc, du diable, de l'enfer. Cette foi-là est davantage un savoir ou une connaissance qu'une foi. D'autre part, croire en Dieu : c'est le cas lorsque je ne me contente pas de

croire que ce que l'on dit de Dieu est vrai, mais lorsque je place en lui ma confiance, que j'entreprends et décide de traiter avec lui et que je crois sans le moindre doute qu'il sera pour moi et agira avec moi conformément à ce que l'on dit de lui.
Jamais je ne croirais de cette manière-là au Turc ni à un homme, même si on me faisait de lui le plus éminent éloge. En effet, si je crois volontiers qu'un homme est honorable, cela ne suffit pas pour que je lui fasse confiance. Cette foi, qui, dans la vie et dans la mort, mise sur un Dieu conforme à ce qu'on dit de lui -, cette foi-là seule fait le chrétien et obtient de Dieu tout ce qu'elle veut. Nul cœur méchant et faut ne peut la posséder, car elle est une foi vivante, et c'est elle qui est prescrite dans le premier commandement qui dit : « Je suis ton Dieu, tu n'auras pas d'autres dieux ».
C'est pourquoi le petit mot « en » se trouve tout à fait à sa place et doit être noté avec soin, afin que nous ne disions pas : « Je crois Dieu le Père », ou « au sujet du Père », mais « en Dieu le Père, en Jésus-Christ, en l'Esprit saint ». Cette foi-là, il ne faut l'accorder à personne, sinon à Dieu seul ; c'est pourquoi, la divinité de Jésus-Christ et du Saint-Esprit est confessée par le fait que nous croyons en lui de la même manière que nous croyons au Père. Et de même qu'il s'agit d'une même foi en les trois personnes, de même les trois personnes sont un seul Dieu. «

6. Un Dieu de relation

Barth Karl Esquisse d'une dogmatique, (Traditions chrétiennes) Paris/Genève Cerf/Labor et Fides 1984:
» La doctrine de la création affirme que « Dieu n'existe pas pour lui-même, mais qu'il fait surgir une réalité distincte et différente de lui, le monde ». Dieu « a appelé le monde à une existence indépendante, de telle sorte que nous existons comme des êtres à côté et en dehors de lui. […] Celui qui cherche tant soit peu à connaître Dieu, à le comprendre, à le contempler […] ne peut que s'étonner de constater que nous existons et que le monde existe en dehors et à côté de lui. Dieu 'na nul besoin de nous, il n'a nul besoin de l'univers, du ciel et de la terre. Il est lui-même sa propre richesse. Il possède la plénitude de la vie, il détient toute gloire, toute beauté, toute bonté et toute sainteté. Il se suffit à lui-même. Il vit de sa propre béatitude.
Pourquoi donc le monde ? […] Comment peut-il y avoir quelque chose à côté de lui, quelque chose dont il n'a pas besoin ? Telle est l'énigme. […] Et voici la réponse […] : Dieu, qui n'a nul besoin de nous, a créé le ciel et la terre, m'a créé moi-même « sans que j'en sois digne, par sa pure bonté et miséricorde paternelle » (Luther). Saisissez-vous à travers ces paroles, l'étonnement du croyant en face de la création, cet émerveillement devant la bonté de Dieu qui ne veut pas rester solitaire, mais qui désire qu'à côté de lui une autre réalité existe ? «

7. Le concept de Dieu après Auschwitz

Jonas Hans Le concept de Dieu après Auschwitz Paris Payot et Rivages 1994 p. 12-13 :
» Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ?
Il y a lieu d'intercaler ici que, dans cette question, le juif connaît une situation plus difficile, théologiquement, que le chrétien. Car pour le chrétien, qui attend de l'au-delà le véritable salut, ce monde-ci, en tout état de cause, relève amplement du diable, et demeure toujours un objet de méfiance, spécialement le monde des hommes à cause du péché originel. Mais pour le juif, qui voit dans l'immanence le lieu de la création, de la justice et de la rédemption divines, Dieu est éminemment le seigneur de l'Histoire, et c'est là qu' « Auschwitz » met en question, y compris pour le croyant, tout le concept traditionnel de Dieu. A l'expérience juive de l'Histoire, Auschwitz ajoute en effet, comme déjà mentionné, un inédit, dont ne sauraient venir à bout les vieilles catégories théologiques. Et quand on ne veut pas se séparer du concept de Dieu – comme le philosophe lui-même en a le droit -, on est obligé, pour ne pas l'abandonner, de le repenser à neuf et de chercher une réponse, neuve elle aussi, à la vieille question de Job. Dès lors, on devra certainement donner congé au « seigneur de l'Histoire ». »

Comme Hans Jonas (philosophe allemand et juif, 1903-1993) le précise lui-même dès les premières lignes, ce texte constitue un » morceau de théologie franchement spéculative « . Autrement dit, Jonas se livre à une réflexion sur le concept de Dieu, sur la façon dont on doit concevoir Dieu après l'holocauste : en quoi cette tragédie nous oblige-t-elle particulièrement à modifier le concept que l'on

a habituellement de Dieu ? Se livrant à de telles réflexions théologiques, Jonas, comme il le remarque lui-même, s'oppose par exemple à Kant pour qui nulle théologie rationnelle n'est possible (on ne peut pas connaître Dieu, ce n'est qu'une Idée de la raison) ou encore au positivisme (les énoncés métaphysiques ne sont que des simili-énoncés qui ne font qu'exprimer un sentiment).
Il faut noter que ce n'est pas d'une manière générale qu'il va examiner le concept de Dieu, mais circonstancié : c'est après Auschwitz. La question est donc de savoir ce que ce sommet de l'horreur humaine peut nous apprendre sur le concept de Dieu. Comment rendre compte du mal ? Comment concilier le concept de Dieu avec le constat de l'inhumanité, de la violence, de l'horreur extrême sans précédent que constitue l'extermination massive de juifs par les nazis ? On ne peut plus attribuer l'existence du mal à l'infidélité ou à la fidélité du peuple juif, à la croyance ou à l'impiété, à la faute et à son châtiment. Pourquoi Auschwitz ? Quel est le sens de ce massacre ? La question centrale est en fait celle-ci : » Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ? « . Fidèle à sa conviction religieuse (juive) Jonas de dire » Dieu laissa faire « . D'où, encore une fois : » Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ? « . L'idée essentielle qu'il développe est celle du renoncement de la puissance divine au moment de la création mondaine. Ce Dieu qui a » laissé faire » est en fait un Dieu qui ne pouvait pas faire autrement, car il a abandonné toute sa puissance pour créer le monde. Il revient désormais à l'homme d'accéder au divin, et de réaliser le bonheur et la paix ici-bas. Cette conception de Dieu comme un être qui s'est dépouillé de sa toute-puissance pour faire advenir le monde a le mérite de chercher à concilier sans trop de compromis l'existence du mal et celle de Dieu (comme être bon).

Culture

1. Le dialogue interreligieux

Dans l'article du Figaro intitulé Les 4 vérités de Dieu (publié le 30 juin 2006), le journaliste Olivier Michel interroge quatre représentants religieux de France : l'évêque Jean-Pierre Ricard, le président de la Fédération Protestante de France le pasteur Jean-Arnold de Clermont, le grand rabbin Joseph Sitruk et le recteur de la mosquée de Paris Dalil Boubakeur. Lors de cette interview, on peut déceler les orientations des trois grandes religions monothéistes.

« Une religion peut-elle vivre avec ses seuls livres saints ?
Mgr J.-P. R. – Contrairement à ce qu'on entend souvent, le christianisme n'est pas une religion du Livre. Elle est la religion de l'Incarnation : Dieu a pris chair et s'est fait homme. C'est à travers les hommes qui traduisent leur foi en actes, qui aiment leur prochain comme Jésus nous a aimés, que la religion reste vivante. Mais la méditation des Ecritures saintes est indispensable pour nourrir sa foi et suivre l'exemple du Christ.
Pasteur J.-A. de C. – Une religion est en dialogue permanent avec la culture de son temps ; elle se fonde sur ses textes saints mais en dialogue avec la philosophie, la science, les arts de son temps. Mais elle se vit aussi avec d'autres croyants dans le cadre d'une communauté, lors des offices ou de temps de réflexion et de partage. »

2. Et si en plus y'a personne

Souchon, Alain, Et si en plus y'a personne
Paroles et musique d'Alain Souchon et Laurent Voulzy, 2005.

Cette chanson parle des trois grandes religions monothéistes (judaïsme, christianisme, islam). En pointant les excès de chacune d'entre elles, la chanson s'interroge sur leur fondement. Et si en plus y'a personne dénonce toutes sortes de fanatisme religieux, au nom desquels on tue. La chanson remet en question l'existence même d'un Dieu.

Abderhamane, Martin, David
Et si le ciel était vide
Tant de processions, tant de têtes inclinées
Tant de capuchons tant de peur souhaitées
Tant de démagogues de Temples de Synagogues
Tant de mains pressées, de prières empressées

Tant d'angélus
Ding
Qui résonne
Et si en plus
Ding
Y'a personne

Abderhamane, Martin, David
Et si le ciel était vide
Il y a tant de torpeurs
De musiques antalgiques
Tant d'anti-douleurs dans ces jolis cantiques
Il y a tant de questions et tant de mystères
Tant de compassions et tant de revolvers

Tant d'angélus
Ding

Qui résonne
Et si en plus
Ding
Y’a personne

Arour hachem, Inch Allah
Are Krishna, Alléluia

Abderhamane, Martin, David
Et si le ciel était vide
Si toutes les balles traçantes
Toutes les armes de poing
Toutes les femmes ignorantes
Ces enfants orphelins
Si ces vies qui chavirent
Ces yeux mouillés
Ce n’était que le vieux plaisir
De zigouiller.

3. Dieu

de Lamartine, Alphonse, Dieu
Alphonse de Lamartine (1790-1869) est un grand poète romantique français. Dans ce poème (particulièrement long et dont il ne s’agit ici que d’extraits), le lecteur appréciera la description d’un Dieu de la toute-puissance qui ne souffre aucune faiblesse. Une telle représentation est assez typique du mouvement romantique qui célèbre Dieu au travers de grands élans du cœur et le présente comme une immensité devant laquelle l’homme doit se situer.

Dieu
(A M. de la Mennais)

C’est Dieu, c’est ce grand tout, qui soi-même s’adore !
Il est ; tout est en lui : l’immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L’espace est son séjour, l’éternité son âge ;
Le jour est son regard, le monde est son image ;
Tout l’univers subsiste à l’ombre de sa main ;
L’être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S’en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits !
Il peuple l’infini chaque fois qu’il respire ;
Pour lui, vouloir c’est faire, exister c’est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi !

Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu’adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon ;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom !
Heureux qui le connaît ! plus heureux qui l’adore !

Réveille-nous, grand Dieu ! parle et change le monde ;
Fais entendre au néant ta parole féconde.
Il est temps ! lève-toi ! sors de ce long repos ;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d’autres spectacles !
A nos esprits flottants il faut d’autres miracles !
Change l’ordre des cieux qui ne nous parle plus !

Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus !
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire ;
Viens ! montre-toi toi-même et force-nous de croire !
Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,

Alors tu briseras ton inutile ouvrage :
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :
Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister !
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister !

http://poesie.webnet.fr/poemes/France/lamartine/11.html

4. Le langage secret

La littérature des 19e et 20e siècles est marquée par le désinvestissement du Dieu traditionnel chrétien. Le patriarche barbu et lointain disparu, l'idée de Dieu ne se dissout pas pour autant : elle devient à réinventer. Au Dieu » barbare et cruel » de Baudelaire (1821-1867) répond le Dieu » simple et absolu » de Julien Green (1900-1998). Dans ce texte extrait de son autobiographie, Julien Green évoque le » langage secret » qui seul permettrait de communiquer avec le divin. Dieu ne parlerait qu'à ceux qui ont un cœur d'enfant, dans le silence d'une expérience indicible.

Julien Green, Partir avant le jour, Paris : Seuil, 1963.
 » A parler de ces choses, il me semble que le temps se détruit et que de nouveau je suis là-bas, dans ce jardin qui n'existe plus. Je sentais l'air frais sur mes joues et une pensée que je n'arrivais pas à formuler se logeait dans ma tête. Le bruit d'un tapis qu'on battait et cette musique alerte qui rendait malgré tout un peu triste et qui résonnait au loin, comme tout cela m'est présent aujourd'hui et comme il était étrange – oui, c'était bien cela que j'éprouvais et ne pouvais dire -, comme il était étrange d'être dans ce jardin, avec la terre sous les pieds et cette fraîcheur sur le visage, et dans le cœur quelque chose de secret, le bonheur de vivre, alors qu'on ne savait pas encore ce que vivre voulait dire.
Dans les cellules de carmélites, une inscription porte ces mots : « Ma fille, qu'êtes-vous venue faire ici ? ». Cette question que Dieu pose à l'âme des religieuses, il la posait à sa manière, avec toute la douceur et la délicatesse de l'amour, à l'âme d'un enfant qui ne devait la comprendre que plus tard et dont la cellule était le monde.
Dieu parle avec une extrême douceur aux enfants et, ce qu'il a à leur dire, il le leur dit souvent sans paroles. La création lui fournit le vocabulaire dont il a besoin, les feuilles, les nuages, l'eau qui coule, une tache de lumière. C'est le langage secret qui ne s'apprend pas dans les livres et que les enfants connaissent bien. A cause de cela, on les voit s'arrêter tout d'un coup au milieu de leurs occupations. On dit alors qu'ils sont distraits ou rêveurs. L'éducation corrige tout cela en nous le faisant désapprendre. On peut comparer les enfants à un vaste peuple qui aurait reçu un secret incommunicable et qui peu à peu l'oublie, sa destinée ayant été prise en main par des nations prétendues civilisées. Tel homme chargé d'honneurs ridicules meurt écrasé sous le poids des jours et la tête pleine d'un savoir futile, ayant oublié l'essentiel dont il avait l'intuition à l'âge de cinq ans. Pour ma part, j'ai su ce que savent les enfants et tous les raisonnements du monde n'ont pu m'arracher complètement ce quelque chose d'inexprimable. Les mots ne peuvent le décrire. Il se cache sous le seuil du langage, et sur cette terre il reste muet. «

5. Penser après Auschwitz

Philosophe du langage, critique littéraire et romancier, Georges Steiner fait partie des grands intellectuels du 20e siècle qui ont cherché à » penser après Auschwitz « . Touché personnellement par ce génocide, il élabore dans cet ouvrage une réflexion – qui fera référence – sur l'appréhension que les philosophes peuvent avoir de ces événements. Il problématise et tente de redéfinir, après l'optimisme du siècle des Lumières, le concept – devenu tragique – de culture.
Steiner, Georges, Dans le château de Barbe-Bleue, Paris : Gallimard/Folio, 1973, p. 44-45 :

» Il me paraît incontestable qu'il faut replacer l'holocauste dans le cadre d'une psychologie de la religion, et qu'une connaissance de ce cadre est indispensable à un débat sur la culture. C'est le point de vue de la minorité.
On ne s'étonne guère que, dans leur effort pour rendre ce matériau dément accessible à la raison et tolérable, sociologues, économistes et spécialistes des sciences politiques se soient appliqués à localiser le sujet selon des coordonnées rationnelles et profanes. Ils ont établi les données conjoncturelles des thèses raciales nazies ; la longue tradition de rancœur petite-bourgeoise à l'égard d'une minorité prospère, apparemment distante. Ils ont souligné à juste titre tout ce qui rabattait psychologiquement la crise financière sur une minorité juive qui avait toujours entretenu des rapports étroits avec le monde de l'argent. On a analysé de très près l'assimilation imparfaite, peut-être précipitée, des juifs non croyants au monde des Gentils, assimilation à laquelle l'Europe contemporaine doit beaucoup de son génie intellectuel, mais qui a aussi, notamment en Allemagne, revêtu les formes conjuguées de l'amour et de la haine. Les socio-historiens ont attiré l'attention sur la multiplication des signes d'hystérie entre l'affaire Dreyfus et la » solution finale « . On laissait à dessein circuler les poisons. Certains soutiennent, de façon convaincante, que l'antisémitisme nazi et stalinien, tout meurtrir qu'il était, obéissait en dernier ressort à des objectifs rationnels : ce serait là une tentative pour se débarrasser d'une minorité que son héritage et sa sensibilité prédisposaient naturellement à l'opposition, à toutes les subversions.
Aucune de ces approches n'est négligeable. Rassemblées, elles composent un faisceau inestimable d'intuitions historiques et sociologiques. Cependant, le phénomène, si tant est qu'on puisse en avoir une vue cohérente, se situe à un niveau plus profond. Aucun modèle historique ou psychosociologique élaboré jusqu'à ce jour, aucune psychopathologie du comportement des foules ou des aberrations mentales de certains leaders, de certains tueurs pris séparément, aucun diagnostic d'hystérie délibérée ne rend compte de certains traits marquants du problème. Au nombre de ceux-ci, l'indifférence active – la collaboration de l'indifférence – des neuf dixièmes de la population européenne. Ou encore la décision calculée du gouvernement national-socialiste, à la pire période de la guerre économique, de liquider les juifs plutôt que de les exploiter à des fins commerciales et industrielles bien évidentes. Peut-être plus inexplicable encore est la survivance d'un antisémitisme virulent là où il ne subsiste plus qu'une poignée de juifs, comme dans l'Europe de l'Est aujourd'hui. Le mystère, au sens théologique du terme, est celui d'une haine qui survit à son objet.
Nous n'avons pas affaire, j'en suis persuadé, à un monstrueux accident de l'histoire de la société moderne. L'holocauste n'est pas la conséquence d'un état morbide individuel ou des névroses d'une seule nation. En fait, des observateurs compétents s'attendaient à voir le cancer s'installer d'abord, et sans rémission possible, en France. Nous ne sommes pas, bien qu'on s'y trompe souvent, en face d'un cas de massacre parmi d'autres, comme celui des Gitans ou, précédemment, des Arméniens. La technique, le langage de la haine présentent des similitudes, mais ni ontologiquement ni au niveau de l'intention philosophique. Cette intention nous conduit droit au coeur de certaines failles de la culture occidentale, aux points où convergent la vie religieuse et celle de l'instinct. Le mot de Hitler : « La conscience est une invention juive », fournit un indice. «

6. La création

Michel-Ange est né le 6 mars 1475 en Toscane. Peintre, sculpteur, artiste éminent, il est reconnu comme l'un des plus grands génies de la Renaissance. Parmi ses œuvres les plus célèbres, on peut citer une Pietà ou encore le David de marbre.
Rome lui commande aussi de peindre le plafond de la chapelle Sixtine, ce qui lui prendra quatre années (1508-1512). C'est à ce plafond, qu'on peut admirer le détail de ce Dieu créateur, le doigt tendu vers celui d'Adam.
Michel-Ange meurt à Rome le 18 février 1564 à l'âge de 89 ans.

Aujourd'hui

1. Quelle image vous faites-vous de Dieu ? Pourquoi ?

2. Il existe différentes manières de se représenter Dieu et d'en parler. Selon vous, cette multiplicité est-elle une chance ou un risque ? Pourquoi ?

3. Comment articuleriez-vous l'existence du mal et de Dieu ?

4. Dieu donne-t-il "du" ou "des" sens à la vie ? Le ou lesquels ?

5. Pensez-vous que l'existence de Dieu met en question la liberté de l'être humain ?

Glossaire

1. Alliance

L'alliance est un motif central dans l'Ancien Testament. Dieu est présenté comme un Dieu de l'alliance. Deux compréhensions de cette alliance se trouvent dans les textes.
La première est celle d'un contrat passé entre Dieu et le peuple. Cette conception est celle des traités entre les états du Proche Orient Ancien et renvoie à l'idée générale d'une relation entre partenaires le plus souvent inégaux unis par un contrat. L'alliance fixe un certain nombre d'obligations, d'engagements réciproques qui lient les partenaires. On parle alors d'alliance conditionnelle. L'Ancien Testament souligne la fidélité de Dieu face à l'infidélité toujours répétée du peuple.
La seconde compréhension est celle de l'alliance inconditionnelle. L'alliance est alors un don gratuit offert à l'être humain. Après la mort et la résurrection de Jésus-Christ, les chrétiens ont parlé de « seconde alliance » ou de « nouvelle alliance » : ils ont vu en Jésus-Christ le signe de cette alliance que Dieu offre à tout homme.

2. Bonhoeffer, Dietrich (1906-1945)

Théologien protestant. Il devient pasteur et aumônier auprès des étudiants. Il enseigne à Berlin. En 1935, il dirige le séminaire de prédicateurs (illégal aux yeux des nazis) de Finkenwalde. Il n'a plus le droit d'enseigner ni de publier sous les nazis, il entre dans la résistance. En 1943, il est arrêté et meurt pendu dans le camp de concentration de Flossenbürg les derniers jours de la guerre. C'est dans ses années d'emprisonnement qu'il rédige entre autres le poème Qui suis-je. Ses œuvres les plus connues sont Suivance [Nachfolge], son Ethique et Résistance et Soumission [Widerstand und Ergebung].

3. Brunner, Emil (1889-1966)

D'origine zurichoise, Emil Brunner fait ses études de théologie à Zurich, puis à Berlin. Il devient professeur de théologie systématique et de théologie pratique à Zurich en 1924. Il est l'un des fondateurs de la » théologie dialectique « , en collaboration notamment avec Karl Barth. Son souci principal repose sur l'étude des structures permettant à l'homme d'accueillir l'Evangile. Dans ce cadre, il développe sa théorie de l'homme » image de Dieu « , comme point d'ancrage de l'Evangile en l'homme naturel. Un vif conflit théologique l'oppose finalement à Barth. Brunner se consacre ensuite à l'élaboration de sa dogmatique et à des travaux oecuméniques, ecclésiologiques et missiologiques, déployant une intense activité d'enseignement dans le monde entier, surtout dans le monde anglo-saxon et en Extrême Orient (Japon)

4. Bultmann, Rudolf (1884-1976)

Originaire du Nord de l'Allemagne, Bultmann fait ses études de théologie à Tübingen, Berlin et Marbourg. IL devient professeur de Nouveau Testament à Breslau, puis à Giessen et enfin à Marbourg où il enseigne jusqu'à sa retraite en 1951. Il est considéré comme l'un des fondateurs de » la théologie dialectique « , (notamment avec Karl Barth). Il définit sa conception de l'interprétation existentiale, conçue comme prolongement indispensable de la méthode historico-critique : le texte doit être lu du point de vue de son kérygme (son message existentiel), appelant le destinataire à une nouvelle compréhension de soi. Croire et comprendre, foi et compréhension sont pour lui indissolublement liés. Son travail suscite beaucoup de débats mais ouvre également un champ nouveau du travail théologique : toute une école théologique lui fait suite, animée notamment par la question de la place du Jésus historique

5. Calvin, Jean (1509-1564)

Réformateur français né à Noyon. Il a une formation d'humaniste, étudiant les lettres, la philosophie, le droit, l'hébreu, le grec, la théologie en divers lieux universitaires (Paris, Orléans, Bourges). En 1533, il adhère aux idées de la Réforme qu'il va dès lors inlassablement et de toutes sortes de manières diffuser. En 1534 il est obligé de quitter la France pour Bâle où il rédige la première édition de l'un de ses ouvrages majeurs l'Institution de la Religion Chrétienne. Il ira ensuite à Genève (1536), à Strasbourg (1538), puis à nouveau Genève (1541) où il jouera un rôle théologique et politique très important. Exégète, enseignant, prédicateur, sa pensée rigoureuse fut largement diffusée en France dans les années 1540-1550. Elle va contribuer à l'édification d'une Eglise réformée en France, dont le premier synode se tient en 1559 à Paris. La confession de foi et la discipline ecclésiastique qui y furent adoptées sont l'une et l'autre directement inspirées par Calvin

6. Camus, Albert (1913-1960)

Albert Camus, né le 7 novembre 1913 à Mondovi en Algérie, est un écrivain et philosophe français. Il développe dans son œuvre très diverse un humanisme fondé sur la prise de conscience de l'absurde de la condition humaine. Il reçoit le prix Nobel de littérature en 1957.
C'est dans le département de Constantine que l'écrivain voit le jour dans une famille très modeste. Lucien Camus, son père, est mobilisé en septembre 1914. Blessé à la bataille de la Marne, il meurt à l'hôpital militaire de Saint-Brieuc le 17 octobre 1914. La famille s'installe à Alger. Camus y fait ses études, soutenu par ses professeurs. Il commence à écrire très jeune, dès 1932. Il s'installe à Paris et travaille comme secrétaire de rédaction à Paris-Soir. C'est durant cette période qu'il fait paraître le roman L'Étranger (1942) et l'essai Le Mythe de Sisyphe (1942) dans lesquels il expose sa philosophie. Selon sa propre classification, ces œuvres appartiennent au » cycle de l'absurde » – cycle qu'il complète par les pièces de théâtre Le Malentendu et Caligula (1944). Le 8 août 1945, il est le seul intellectuel occidental à dénoncer l'usage de la bombe atomique deux jours avant l'attaque sur Hiroshima dans un éditorial resté célèbre. Son œuvre littéraire se poursuit avec la production du » cycle de la révolte « , qui comprend un de ses romans les plus connus, La Peste (1947). En 1956, à Alger, il lance son Appel pour la trêve civile, alors que dehors, on hurle des menaces de mort. Il publie alors La Chute, livre pessimiste dans lequel il s'en prend à l'existentialisme. En marge des courants philosophiques, Camus poursuit une réflexion sur la condition humaine. Refusant de formuler un acte de foi en Dieu, en l'histoire ou en la raison, il s'oppose simultanément au christianisme, au marxisme et à l'existentialisme. Le 4 janvier 1960, Albert Camus trouve la mort dans un accident de voiture.

7. Conciles œcuméniques

Conciles considérés comme » universels « . Ceux du premier millénaire se sont tous tenus en Orient, sur le territoire de la Turquie actuelle. Les quatre premiers (Nicée 325, Constantinople 381, Ephèse 431 et Chalcédoine 451) qui ont » défini » la foi sur les trois personnes de la Trinité et sur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, sont reconnus par une large majorité d'Eglises. Les trois conciles suivants (Constantinople 553 et 681, Nicée 787) sont reconnus par l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe. Au 2e millénaire, l'Eglise catholique a continué de qualifier les conciles tenus par elle en Occident d' » œcuméniques » jusqu'à Vatican II compris (1962-1965). Mais ces conciles occidentaux ne peuvent avoir la même importance que ceux de l'Eglise ancienne dite (au sens large) » indivise «

8. Destin

Le mot vient du verbe latin **destinare** qui signifie « destiner quelque chose à quelqu'un ». Selon certaines croyances, il s'agit surtout d'une puissance autonome qui fixerait de façon irrévocable le cours des événements. Cette conception a été particulièrement développée dans la mythologie grecque qui faisait du destin une puissance supérieure aux dieux.

En théologie chrétienne, le mot « destin » se trouve parfois associé, quoique bien différent, au terme de « providence ».

9. Doctrine

Mot emprunté au latin classique, doctrina, qui signifie » enseignement, théorie, méthode « . Le mot désigne généralement un ensemble de principes, d'énoncés, érigés ou non en système, traduisant une certaine conception de la foi chrétienne.

10. Dogme

Vient d'un verbe grec dokein qui signifie » croire « , » décider » et qui a donné dogma : » opinion » ou » décision « . Dans l'usage théologique actuel, le dogme désigne une vérité que l'Eglise pose comme devant être crue. Mais cette notion ne s'est imposée qu'à partir du siècle des Lumières, remplaçant les expressions » articles de foi » ou » vérités de foi « .

11. Ethique / Morale

Ces deux mots sont souvent confondus. L'un et l'autre désignent ce qui permet de déterminer les finalités de la vie humaine, ce qui est bien et mal, bon et mauvais, juste et injuste. On peut toutefois les distinguer en précisant que la morale s'intéresse plutôt aux dispositions et prescriptions concrètes et l'éthique aux orientations ou convictions générales permettant à chacun de s'orienter dans ses comportements. La Bible n'établit ni l'une ni l'autre qui serait directement transposable pour aujourd'hui. Mais en essayant de comprendre comment les auteurs bibliques ont affronté les questions éthiques de leur temps, on peut tenter de répondre aux défis de notre époque

12. Fanatisme

Le fanatisme désigne un comportement lié à une foi exclusive en une doctrine, une religion ou une cause qui s'accompagne souvent d'un zèle absolu pour la défendre

13. Fatalité

Le mot provient du latin fatum qui signifie » destin « . Il désigne, comme le destin, une force surnaturelle par laquelle tout ce qui arrive est déterminé d'avance d'une manière inévitable. A la différence du destin, on n'attribue généralement à la fatalité que les événements tragiques ou désagréables. La conception chrétienne du déroulement du temps et du monde ignore cette conception

14. Freud, Sigmund (1856-1939)

Il naît en Moravie en 1856. Docteur en médecine, spécialisé en neurologie, Freud s'installe comme praticien à Vienne. Sous l'influence des célèbres médecins français Charcot et Bernheim, Freud élabore des travaux sur l'hystérie en utilisant l'hypnose. Il pose ainsi les premiers jalons d'une méthode originale d'exploration de l'inconscient. Dès 1895, il substitue à l'hypnose la technique » psycho-analytique » de la libre association des images, souvenirs et idées. Les rêves (» voie royale qui conduit à l'inconscient «), les symptômes névrotiques (obsessions, angoisses) ou encore les actes manqués (lapsus, oublis) lui permettent ainsi de mettre à jour une partie du fonctionnement de

l’inconscient, régissant la partie consciente de l’individu. La psychanalyse est donc d’abord une thérapeutique des névroses visant à rendre conscients les conflits qui en sont la cause. Plus tard, Freud applique ses découvertes à l’étude de certains phénomènes de la psychologie collective (par exemple, la question de l’inceste). Il est amené également à reconsidérer les valeurs culturelles comme la religion et l’art au travers sa lecture psychanalytique. Malgré les résistances rencontrées par la psychanalyse et le scandale qu’elle provoque à cette époque, les découvertes de Freud font de nombreux adeptes. Le régime nazi condamne les théories de Freud qui, en raison de ses origines juives, est contraint de quitter Vienne pour Londres en 1938. Il y meurt en 1939. Parmi ses ouvrages fondateurs, on peut citer : L’interprétation des rêves (1899-1900), Totem et Tabou (1913), Introduction à la psychanalyse (1916), Moïse et le monothéisme (posthume, 1939).

15. Idole

Une idole est une image (statue ou peinture) qui représente la divinité. L’idolâtrie est le culte rendu à cette image : elle divinise une réalité terrestre. On parle d’idole aujourd’hui pour désigner une star ou un personnage que des gens vénèrent et qui prend pour eux une importance démesurée

16. Incarnation

Il s’agit d’un mot qui vient du latin et veut dire « prendre chair ». Le mot ne fait pas partie du vocabulaire du Nouveau Testament bien que ce soit son message central : Dieu s’est fait homme en Jésus Christ. Il a ainsi accepté tout ce que comporte une vie humaine jusque dans sa fragilité et sa mort.

17. Judéo-christianisme

L’expression regroupant » judaïsme » et » christianisme » n’apparaît qu’au 19e siècle (période de l’émergence de l’histoire telle qu’on la conçoit aujourd’hui) : elle entend désigner l’ensemble des dogmes et préceptes communs à ces deux religions. Elle souligne également le fait que le christianisme est issu du judaïsme, que leur histoire est intimement liée

18. Kant, Emmanuel (1724-1804)

Emmanuel Kant naît en 1724 à Königsberg en Prusse orientale (actuellement Kaliningrad, en Russie) dans un milieu modeste et particulièrement pieux. Il fréquente tout d’abord un collège dirigé par un pasteur piétiste puis entame des études universitaires. Il étudie la physique, les sciences naturelles, les mathématiques et la philosophie. En 1747, la mort de son père l’oblige à interrompre ses études pour s’engager comme précepteur. Dès 1755, il commence à enseigner à l’université de Königsberg, tout d’abord en tant que » Privatdozent » (enseignant payé par ses élèves), puis, à partir de 1770, en tant que professeur titulaire. Kant fut le premier grand philosophe à donner un enseignement universitaire régulier. Ses cours, tout comme ses publications à cette période, sont très diversifiés : mathématiques, logique, géographie, théologie, pédagogie, droit, anthropologie, métaphysique. Il consacre sa vie entière à l’étude et à l’enseignement. En 1781, paraît la première édition de la Critique de la raison pure. En 1788, est publiée la Critique de la raison pratique et, en 1790, la Critique de la faculté de juger. Toutes ses autres œuvres majeures (Fondation de la métaphysique des mœurs, Vers la paix perpétuelle) sont écrites à cette période.
Son œuvre philosophique marque l’ensemble de la philosophie : Kant est sans doute l’un des plus grands philosophes de ces derniers siècles. Les trois grandes branches de la philosophie kantienne sont établies de la manière suivante : philosophie théorique (développée surtout dans la Critique de la raison pure), philosophie pratique (exposée dans la Critique de la raison pratique et la Fondation de la métaphysique des mœurs) et esthétique (dans la Critique de la faculté de juger).
La philosophie théorique a pour but de répondre à la question » que puis-je savoir ? « . Elle ne tente donc pas de connaître un objet particulier (comme la Nature pour la physique ou le vivant pour la

biologie) mais de limiter et de déterminer la portée de nos facultés cognitives c'est-à-dire de la raison en langage kantien. La philosophie pratique a pour objet la question » que dois-je faire ? » et elle comporte aussi bien la philosophie morale que la philosophie du droit ou que la philosophie politique. La philosophie pratique s'intéresse quant à elle à la question » que puis-je espérer ? « . Elle déploie une nécessaire pensée de l'objet de la croyance, de Dieu. L'esthétique a pour objet de déterminer la nature et la portée exacte de la faculté de juger qui est au fondement du jugement esthétique et qui a une fonction médiatrice entre philosophie théorique et pratique.

19. Luther, Martin (1483-1546)

Réformateur allemand né et mort à Eisleben. Moine, prêtre, docteur en théologie, professeur d'exégèse biblique, il était habité par une intense quête spirituelle concernant le salut. En travaillant l'épître aux Romains il découvre ce qui sera le coeur de son oeuvre et de la Réforme protestante au 16e siècle, le message du salut par la seule grâce de Dieu, en dehors des mérites de l'homme. En 1517 il rédige « 95 thèses » où il développe cette affirmation et dénonce la vente des indulgences. Déclaré hérétique en 1518, il est excommunié et mis au ban de l'Empire à la Diète de Worms en 1521. Il trouve alors un appui auprès des princes allemands. Auteur d'une oeuvre théologique considérable et traducteur de la Bible en allemand, il a pris part aux débats de son temps (controverse avec Erasme, attitude lors de la Guerre des Paysans…). Il a résisté à toute forme de désordre ecclésial et a commencé à poser les bases d'une Eglise « luthérienne »

20. Millénarisme

Croyance dans un règne terrestre à la fin des temps, inauguré par le Messie et ses élus, qui durera pendant 1000 ans. La pensée millénariste s'appuie en particulier sur des textes du livre de l'**Apocalypse** . On y trouve souvent un rejet radical de l'ordre social et politique existant.

21. Monod, Wilfred (1867-1943)

Né dans une famille de pasteurs, Wilfred Monod fait des études de philosophie, puis de théologie. Il voyage beaucoup pendant ses études. Il découvre les questions sociales dans ses premières paroisses : dans le Calvados, puis à Rouen. Il obtient son doctorat en théologie en 1901, sa thèse s'intitulant : Le Royaume. Il est pasteur à l'Oratoire (Paris) en 1907 et se place au coeur des débats entre orthodoxes (membres d'Eglise dont l'ensemble des opinions est considérée comme » droite et vraie «) et libéraux (membres d'Eglise qui relativise l'importance du **dogme** Glossaire 10 et met en avant l'aspect existentiel de la foi). Il devient le président de l'Union dite de Jarnac (c'est une association, » Union des Eglises Réformées « , qui cherche à favoriser le rapprochement des différentes Eglises réformées, cette union ne se fera qu'en 1938). Il est titulaire de la chaire de Théologie pratique à la faculté protestante de théologie de Paris jusqu'en 1937. Wilfred Monod est une personnalité contradictoire, piétiste mais socialiste. Pour lui, le seul christianisme authentique est à la fois spirituel et social. Sa pensée traduit la difficulté qu'il y a à tenir l'équilibre entre les exigences de la piété et celles du social. Le **Royaume de Dieu** Glossaire 28 est la notion centrale qui doit commander et la réflexion théologique et l'action sociale

22. Mythe

Du grec « muthos » qui signifie « récit », le mythe est un récit fabuleux transmis par la tradition et qui met en scène des êtres qui incarnent sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la condition humaine. En cela, les mythes participent à la compréhension du fonctionnement du monde et de la condition humaine.

23. Parousie

Le mot parousie vient du grec » parousia » qui signifie » présence, arrivée, venue « . Il se dit principalement du dernier avènement du Christ. En terme théologique, il désigne le retour glorieux du Christ sur terre à la fin des temps

24. Passion

Du verbe latin **« patior »** souffrir. La passion de Jésus recouvre le temps de ses souffrances : son arrestation, son jugement, sa condamnation, sa crucifixion et son ensevelissement. Matthieu, Marc, Luc et Jean insistent tous sur ce temps de souffrances, chacun à sa manière. Le lecteur attentif découvre des différences dues à l'auteur et à sa compréhension de cet événement. Dans les Actes, l'auteur Luc insiste sur la passion et la résurrection. Pour Paul, la passion est un immense signe d'amour de Dieu en Jésus Christ pour l'humanité. Si la passion n'était pas suivie de la résurrection de Jésus Christ, elle serait signe d'un lamentable échec ; les évangélistes insistent sur la passion parce qu'elle est suivie de la résurrection du Christ. Il a vaincu la mort.

25. Pères de l'Eglise

Dans l'Antiquité, le maître était souvent désigné comme » Père « . De ce fait, ce nom revient aux évêques, mais on étend ce sens de Père à des écrivains reconnus comme témoins de la tradition authentique de l'Eglise. Sont donc appelés Pères de l'Eglise les théologiens des premiers siècles, jusqu'aux 7e/8e siècles. En patristique (recherche sur les textes des Pères de l'Eglise), on appelle » Pères Apostoliques » ceux qui succèdent directement aux apôtres. Pour les suivants, on distingue entre » Pères latins » et » Pères grecs » selon la langue dans laquelle ils rédigeaient leurs écrits. Par exemple, Jean Chrysostome est un » Père grec « , Augustin un » Père latin «

26. Providence

Du latin providentia qui signifie » prévision » et » prévoyance « , le mot n'a pourtant pas gardé ces deux significations. A partir du 13e siècle, le mot se spécialise dans le vocabulaire religieux pour désigner la suprême sagesse par laquelle Dieu conduit tout et prend soin de ses fidèles. D'un point de vue philosophique, le terme » providence » appartient au vocabulaire du stoïcisme. Les philosophes stoïciens pensent qu'une nécessité ou un déterminisme universel dirige, détermine le monde dans les plus petits détails. Selon eux, rien de ce qui arrive n'est l'effet du hasard, ni ne résulte d'une décision des êtres humains. Ils estiment qu'une puissance surnaturelle règle totalement les choses et les événements. Dans le stoïcisme, la providence désigne ce gouvernement divin (d'un divin plutôt impersonnel et indifférent) du monde. D'un point de vue chrétien, et même si le mot n'est jamais employé dans la Bible, il désigne la sollicitude de Dieu qui veille sur les siens

27. Révélation

Ce terme veut dire » manifestation » et désigne la communication de Dieu avec les hommes. Pour le chrétien, les Ecritures bibliques sont le moyen par lequel Dieu parle et se révèle aux hommes et aux femmes. Pour les protestants, c'est à travers la Bible seule, lue, étudiée, méditée, interprétée, que l'être humain peut connaître et rencontrer Dieu

28. Royaume

Le mot grec utilisé dans le Nouveau Testament peut être traduit par royaume, règne ou royauté. Le

Royaume de Dieu est là où Dieu règne. Ce n’est pas un lieu spécifique mais plutôt une relation particulière entre Dieu et les hommes qui se traduit dans des relations de paix, de justice et de fraternité entre les hommes. Jésus annonce qu’il est déjà présent, de manière non éclatante, comme une semence. Il est appelé à une plénitude à la fin des temps quand le Christ reviendra.

29. Sacré

L’adjectif » sacré » s’applique à ce qui est consacré à Dieu. Largement diffusé par l’Eglise jusqu’au 16e siècle, il qualifie ce qui appartient à un domaine interdit et inviolable (par opposition à profane) et qui fait même l’objet d’un sentiment de révérence religieuse. L’adjectif sera alors souvent associé à tous les éléments qui appartiennent au culte : vase sacré, Ecriture sacrée, etc

30. Schmitt, Eric-Emmanuel (1960-)

Né en 1960, normalien, agrégé de philosophie, docteur, Eric-Emmanuel Schmitt se fait d’abord connaître au théâtre avec Le Visiteur, cette rencontre hypothétique entre Freud et peut-être Dieu. Rapidement, d’autres succès suivent : Variations énigmatiques, Le Libertin, Mes Evangiles, etc. Ses pièces sont récompensées par plusieurs » Molière » et le » Grand Prix du théâtre de l’Académie française « . Son œuvre est désormais jouée dans plus de quarante pays. Les quatre récits du » Cycle de l’Invisible « , des contes sur l’enfance et la spiritualité, ont rencontré un immense succès aussi bien sur scène qu’en librairie : Milarepa, Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, Oscar et la dame rose et L’Enfant de Noé. Passionné de musique, Eric-Emmanuel Schmitt a également signé la traduction française des Noces de Figaro et de Don Giovanni. Il vit actuellement à Bruxelles.

31. Scolastique

Du latin schola qui veut dire » école « . La théologie scolastique est l’enseignement théologique donné au Moyen-Age par les écoles et universités, qui étaient des institutions ecclésiastiques. Elle ne cherche pas à trouver des vérités religieuses, mais à les prouver, à les défendre, à les fonder de manière rationnelle.
La méthode scolastique a été développée de manière déterminante par Pierre Abélard (1079-1142). La scolastique du 13e siècle, en particulier avec Thomas d’Aquin, va devoir prendre en compte des données nouvelles. En effet, on a accès désormais aux écrits d’Aristote concernant les sciences naturelles, à ceux des savants juifs et arabes (Averroès) ; la fondation d’universités ouvre l’enseignement au public laïc ; les franciscains et les dominicains commencent à enseigner en dehors des murs de leurs monastères. Ces trois facteurs mettent la scolastique devant un défi nouveau : » réconcilier » les idées philosophiques et scientifiques avec les dogmes religieux.
Ainsi la scolastique est une forme d’intelligence de la foi qui s’efforce de prendre en compte les différents savoirs humains, en particulier la philosophie, et de les organiser par la raison. Cette expression qui recouvre un important courant de la théologie est parfois utilisée de manière péjorative pour désigner une démarche et une pensée très » scolaires « , pour en dénoncer le formalisme ou en critiquer les subtilités intellectuelles.

32. Théologie

La théologie désigne l’ensemble des études tentant de tenir un discours sur Dieu. Elle comprend plusieurs disciples (dont l’étude de la Bible et celle de l’histoire) et a pour principale tâche de rendre compte d’une pensée articulant Dieu au monde, à l’Eglise, aux hommes, au temps, etc

Bibliographie

1. Devant Dieu

Auteur(s) : **Bertrand Michel**

Éditeur : Les Bergers et les Mages
Ville d’édition : Lyon
Publication : 2002

2. Dieu notre Père

Auteur(s) : **Pouilly Jean**

Éditeur : Cerf (Cahiers Evangile n°68)
Ville d’édition : Paris
Publication : 1989

3. La folie de Dieu – Lettre de Paul aux chrétiens d’aujourd’hui 1Corinthiens 1-4

Auteur(s) : **Piguet Henri**

Éditeur : Moulin
Ville d’édition : Lausanne (Suisse)
Publication : 1991

4. Le Dieu des premiers chrétiens

Auteur(s) : **Marguerat Daniel**

Éditeur : Labor et Fides
Ville d’édition : Genève
Publication : 1997

5. Le Visiteur

Auteur(s) : **Schmitt Eric-Emmanuel**

Éditeur : Magnard
Ville d’édition : Paris
Publication : 2002